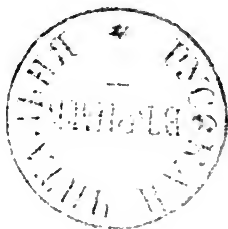
MÉMOIRES D'OLIVIER CROMWELL ET DE SES ENFANS, ÉCRITS PAR...

Oliver Cromwell











MÉMOIRES

D'OLIVIER CROMWELL

ET DE SES ENFANS,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez { P. PLANCHER, libraire, rue Serpente, n°. 14.
DELAUNAY, lib., Palais-Royal, galerie de bois.

1816.


ROMA - BIBLIOTECA NAZIONALE V. EMANUELE II
DEPOSITO PERMANENTE

MÉMOIRES

D'OLIVIER CROMWELL,

ET DE SES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivé à Dublin, je trouvai les affaires de la république en meilleur état que je ne m'y étais attendu. Les habitans me reçurent à bras ouverts, et, en passant dans la ville, je les assurai de ma protection pourvu qu'ils demeurassent fidèles à ma cause.

Ce fut-là peut-être le plus beau moment de ma vie, ce fut certainement le premier où je jouis en quelque sorte publiquement des prérogatives royales.

Je fus honoré, fêté, recherché ; les attentions qu'on avait pour moi, le respect qu'on me témoignait firent augmenter mon désir ardent d'atteindre à ce point glorieux d'élévation qui devait m'assurer sans partage l'entière obéissance de la nation.

Il était nécessaire, pour mes propres intérêts, de soumettre le royaume d'Irlande : il était encore plus nécessaire d'en venir à bout en peu de temps, puisque mon absence trop prolongée de Londres pouvait me devenir fatale.

Je me rendis donc promptement dans les villes réfractaires, bien résolu d'en obtenir la soumission par la terreur et par quelques exemples sévères que je me proposais de donner, surtout dans les premiers temps.

La ville de Drogkéda fût la première qui osa s'opposer à mes armes. jusqu'alors victorieuses ; elle était défendue

par sir Arthur Aston, ancien et fidèle serviteur de la famille royale. Avec cinq fois le nombre des troupes qu'avait ce vétéran, je fis entourer la ville et j'insistai sur sa prompte reddition. L'on me répondit, avec fermeté, par un refus très-laconique; je me préparai donc à livrer l'assaut sur-le-champ. Le drapeau rouge, signe fatal de carnage, fut déployé, en tête de mes troupes, mais il n'eut d'autre effet sur les assiégés que de leur inspirer le courage du désespoir et de les décider à vendre chèrement leurs vies.

L'héroïsme incomparable de la garnison eût inspiré, dans tout autre cœur que le mien, des sentimens d'admiration et de miséricorde. Mais l'ambition est insensible, elle n'écoute rien, ne voit rien qu'elle : l'humanité, la nature ne deviennent plus à ses yeux que des chimères. Et moi qui jadis admirais et

respectais la valeur de mes ennemis, je condamnai de sang-froid à une prompte et misérable destruction les plus braves d'entre ceux qui avaient le plus constamment défendu la cause de leur roi.

Nous pénétrâmes enfin dans la ville; mais ce succès faillit me coûter cher. Deux fois je fus attaqué et renversé de mon cheval par un officier de distinction qui cherchait évidemment à me tuer; j'eusse nécessairement succombé, si l'on ne fût venu à temps à mon secours.

Toutes les rues étaient devenues la proie des flammes; les édifices s'écroulaient autour de nous : l'horreur de cette scène était encore augmentée par les cris perçans des hommes, des femmes et des enfans qu'on égorgeait : on n'entendait partout que ces mots lamentables « quartier, miséricorde ». J'écoutais tout sans m'émouvoir; ma sanglante

politique était bien secondée par le fanatisme barbare de mon armée, qui, détestant les malheureux Irlandais, confondait le sang de plusieurs milliers de familles dans un carnage aveugle.

La garnison était composée d'Anglais : tous ces soldats moururent en héros ; quoique forcés de marcher à chaque pas sur les corps palpitans de leurs amis ou de leurs parens, ils nous disputèrent la victoire jusqu'à la dernière extrémité. Après avoir été chassés de tous les postes qu'ils occupaient, ceux qui restaient de cette invincible garnison s'empressèrent de nous arrêter dans la dernière retraite qui leur restait sur le clocher de la cathédrale de St.-Pierre. Ce fut en vain, car je donnai ordre de faire sauter l'église; et les restes de cette noble garnison furent ensevelis sous ses ruines.

Au moment de la destruction de l'é-

glise un homme sauta en désespéré du haut de la tour et tomba parmi nos troupes; il se releva de suite comme s'il n'eût pas été blessé, et commença à se battre avec un courage frénétique contre les nombreux soldats dont il était environné. Cette intrépidité excita l'admiration de l'armée; l'on ne voulut plus poursuivre le carnage, et l'on me pria de faire grâce à ce brave officier, ainsi qu'aux malheureux habitans qui avaient survécu. Contre mon gré je donnai mon assentiment à cet acte d'humanité.

L'officier est amené devant moi, je le reconnais à ses armes; c'était celui aux attaques duquel j'avais eu tant de peine à me soustraire; je fus d'autant plus fâché de cette circonstance que j'avais tout à craindre de la part d'un tel ennemi en liberté; mais je n'osai, pour le moment, opposer ma volonté aux vœux

unanimes de l'armée. Je lui ordonnai cependant d'ôter son casque; il obéit sur-le-champ, quoique lentement. Quel fut mon étonnement, c'était Wentworth! « M'as-tu reconnu, dit-il, assassin? Ton cœur se baissant pendant la bataille sous mon épée, ne t'a-t-il pas dit qui se trouvait devant toi? Monstre, je suis bien-aise de te rencontrer, même au milieu de tes amis. Ne me réponds pas; je te connais, et je ne te crains point, je sais quels sont en ce moment tes désirs, tu t'abuses, scélérat! Nulle puissance humaine ne me forcera à rester encore une heure près de toi; ton armée m'a accordé la liberté, je réclame l'accomplissement de sa promesse.

Les officiers, d'un consentement unanime, reconnurent la justice de sa demande; je tâchai de lui persuader qu'il courrait des risques en quittant l'armée

sans escorte, et je le suppliai de croire que je n'avais aucune intention de lui faire du mal; mais son sourire amer et hautain persuada à tous ceux qui nous entouraient, qu'il ne craignait de dangers que de ma part! Il avait raison, s'il fût resté au camp pendant cette nuit, ou seulement pendant quelques heures, j'aurais pour toujours purgé la terre de sa présence.

Mon indignation, lors du départ de Wentworth, ne connut plus de bornes, je crus que ma propre sûreté dépendait actuellement de son arrestation, puisque j'étais convaincu qu'il cherchait à me tuer. Ma vengeance ne pouvant s'assouvir, retomba sur mes prisonniers sans défense. Je donnai ordre le jour suivant de faire mourir tous les Irlandais qu'on avait sauvés; quant aux Anglais ils furent vendus aux Algériens comme es-

claves. Je vis toutes ces horreurs se commettre sous mes yeux sans le moindre sentiment de remords.

LETTRE XXXII.

Randolph Grey à Lord Wentworth.

Octobre 1649.

QUELLES sont mes intentions, dites-vous, où vais-je? Il me semble que ces questions pourraient porter leur réponse avec elles; mais puisqu'il n'en est pas ainsi, écoutez et croyez-moi. Mon intention, jusqu'à la mort, est de m'opposer aux scélérats qui veulent nous opprimer, et tant que je le pourrai, de prêter assistance au noble Montrose. Cet aveu fait sans doute naître de votre part quelques conjectures inutiles. Mais, pour vous épargner, aussi bien qu'à moi-même, toute ex-

plication, je vous dirai que j'ai préféré Montrose à Ormond, parce qu'il est mon compatriote; je suis moi-même Écossais.

J'ai pour le moment déposé le déguisement que je prenais à Londres. Cromwell, ce chien altéré de sang, ne me reconnaissant pas de cette manière, ne pourra me suivre.

J'en viens à vos observations sur mon caractère sombre et fier; je les regarde comme tant soit peu fondées, puisque ces qualités ne sont pas un don de la nature, mais qu'elles proviennent de l'influence de l'habitude et de l'effet des circonstances. Dans tous les cas, je resterai tel que je suis; si vous voulez voir un sourire sur mes lèvres, regardez-moi quand mes mains se tremperont dans le sang de Cromwell! Adieu.

LETTRE XXXIII.

Lord Wentworth à Elizabeth.

Juin 1650.

Tout est fini, Élizabeth; mes espérances, mes plus chères espérances sont trompées, mes prières ne sont point exaucées; notre cause, notre roi, tout est perdu.

Je vous écris, je tâche de rassembler mes pensées et de les mettre en ordre; mes idées s'égarent, je me lève, je parcours la chambre; tout me donne des distractions, me confond. Je me place devant une table, là, je m'appuie la tête, je ferme les yeux pour passer en revue devant moi tous les objets dont je dois vous entretenir; ils se présentent, et en les voyant, je tressaille d'horreur, et je me demande à moi-

même; tout cela est-il possible? Pourquoi mes mains tremblent-elles en vous écrivant? je n'ai maintenant plus rien à craindre, depuis que Charles premier vient d'expirer, que la douloureuse et fatale certitude que ses assassins triomphent sur son tombeau. Montrose . . . dois-je vous apprendre cette nouvelle terrible; Montrose n'est plus; le plus noble des héros, le plus généreux des hommes a péri sur un infâme échafaud républicain. Il est immolé par l'ordre de ces monstres qui viennent en ce moment vanter hautement leur amour pour leur roi. Je n'ai pas besoin de vous dire que Montrose est mort en brave.

L'Écosse vient de rappeler et de reconnaître son roi; elle va déclarer la guerre aux Anglais. Mais la situation du prince parmi son peuple, équivaudra, pour ainsi dire, à une nouvelle

captivité; ses ennemis viennent de faire périr tous ses serviteurs les plus fidèles, qu'un hasard affreux avait fait tomber entre leurs mains; mais quelque dures que soient ces humiliations, le roi sera forcé de s'y soumettre.

L'Irlande est aujourd'hui tout-à-fait subjuguée; votre père, vainqueur de ces braves gens, va bientôt se rendre à Londres.

Je ne sais que faire; je ne puis pas rester ici pour lamenter le sort des vaincus; non, s'il se trouve quelque champ de bataille, je le chercherai; mes larmes ne seront que de sang.

Après la prise d'assaut et le cruel carnage de Drogkéda, je me suis hâté de joindre les troupes du vénérable évêque de Ross, qui fut envoyé par le marquis d'Ormond au secours de Clonmell. C'était une de nos dernières forteresses, et nous étions résolus de la

sauver ou de nous ensevelir sous ses ruines. Nous nous y rendions, quand nous fûmes cernés par lord Broghill; son armée, dix fois plus forte que la nôtre ne nous laissait aucun espoir de succès, eh bien! nous ne balançâmes pas; nous avons combattu comme des serviteurs et des soldats de l'héroïque Charles Ier.

Que je me hâte d'achever mon odieux récit; l'évêque fut fait prisonnier avec la plupart de ses officiers, quelques-uns d'entre eux, et je fus de ce nombre, furent rendus à la liberté, mais voulant être instruit du sort du Prélat, je suivis l'armée ennemie en faisant mes observations. Le troisième jour elle attaqua un château défendu par les troupes du Prélat, et à la vue de son peuple, de ses propres soldats, elle eut la cruauté de condamner ce vénérable serviteur de Dieu et de son roi à l'infâme gibet. A cette heure affreuse de son trépas, les

assassins ne purent ni abattre son courage ni l'empêcher d'énoncer des vérités bien précieuses pour ses compatriotes. Des milliers de spectateurs s'étaient assemblés pour assister à sa mort, et son éloquence ardente fit sur eux une forte impression. « Compatriotes, s'écria-t-il, ne vous laissez point subjuguer par les obstacles que le sort oppose à vos desseins. Gardez-vous des séditions et des tumultes qui ne se terminent que par le sang. Ne vous jouez point de votre épée, qu'on ne la tire que pour la défense du roi et de cette belle constitution, que le fanatisme a bouleversée. Soyez constamment déterminés à vous faire rendre justice, mais que votre ardeur soit modérée par la patience chrétienne : ne ternissez pas la loyauté de vos pères en vous soumettant honteusement aux oppresseurs de votre roi, aux ennemis actifs de ses ministres et

de son gouvernement. Soutenez vos droits, mais que ce soit avec calme ; la voix de l'auguste vérité vous rendra, un jour à venir, la justice que vous aurez méritée. »

Hélas! Elizabeth.... Ce digne homme ne verra pas cette époque glorieuse ; ses yeux sont pour toujours fermés à la lumière.

Il y a neuf mois à peu près que Cromwell est entré en Irlande à la tête de son armée. Il l'a tout-à-fait subjuguée, en ce court espace de temps, sans autre perte que celle de quelques amis que la peste a enlevés. Il sera sans doute reçu à Londres en triomphateur, tandis que les malheureuses victimes de sa noire ambition... — Mais, qu'allais-je dire. Je n'ose me plaindre auprès de vous, vous êtes vous-même sa première victime. Adieu ; que le ciel vous protège.

WENTWORTH.

LETTRE XXXIV.

Le Colonel Titus au Colonel Gérard.

Juillet 1650.

Si je n'étais pas fortement disposé à montrer les Saints sous le meilleur point de vue possible pour votre amusement et votre recréation, vous ne trouveriez pas mes Lettres aussi amusantes que vous voulez bien les croire maintenant; mais je suis trop généreux, et je connais trop peu l'envie, pour vouloir cacher, même à mes ennemis, quelques-uns de ces dons extraordinaires qu'ils possèdent, et dont leur dieu, c'est-à-dire le diable, les a bien voulu doter.

Des nouvelles! — voilà votre premier mot, et j'y prête par conséquent toute mon attention. Vous avez sans doute appris le retour de Cromwell après son

expédition d'Irlande, et sa réception de la part du Parlement. Ces imbécilles paraissent déterminés à se laisser prendre aux pièges que leur tend ce rusé scélérat. Le bruit et les folies qui eurent lieu à la suite de son arrivée, ne furent pas plutôt passés, que l'aspect menaçant d'une armée écossaise vint changer l'opinion publique et lui donner une nouvelle direction. Cette nation, indignée des usurpations des vils Indépendans, s'est décidée à montrer son repentir de l'assassinat de Charles Ier, en rendant une espèce de justice à son fils; tandis que les Anglais sont de leur côté très-décidés à leur rendre le change, et à leur reprocher leur déclaration, de vouloir seuls tourmenter le roi. Que cette accusation soit vraie ou fausse, c'est ce que je n'examinerai pas, je me bornerai aux faits.

Le Parlement vient de décréter dans

sa sagesse, que nos troupes seront envoyées en Écosse, pour empêcher l'ennemi de nous attaquer sur notre propre terrain ; et cet ordre est adressé au lord général Fairfax ; mais pourrez-vous jamais le croire, il a refusé absolument cette mission ; il penche fortement du côté des presbytériens, et il est également obsédé des prières de son épouse. Il donne pour raison, qu'assiéger les Écossais serait opprimer les défenseurs de la liberté, nos anciens alliés et nos amis, pour faire plaisir à une nouvelle faction, puisque la Chambre des Communes n'était plus entièrement composée que d'Indépendans.

Ce fut en vain qu'on lui représenta que les Ecossais faisaient la guerre à la république, il persista dans son refus, et se démit tout-à-fait de son autorité.

Fairfax est, comme vous le savez, inflexible dans tout ce qu'il regarde

comme son devoir; le Parlement instruit de sa résolution, et ne voulant pas être entièrement privé de ses services, lui a député plusieurs de ses amis, pour lui faire des remontrances et l'engager à changer de sentiment. Fairfax était de bonne foi dans ses déclarations, et je crois que personne ne fut étonné de sa décision ; mais l'on allait maintenant jouer une comédie, qui a surpris le public, quoiqu'il n'y ait eu que le général de trompé.

Cromwell, qui aspira toujours au commandement des troupes, déclara soudain qu'il tremblait d'apprendre la détermination du général, de crainte que le Parlement ne le chargeât du fardeau insupportable du commandement suprême; il se mit à genoux, il pria avec tant d'instance, que Lambert lui-même qui le connaît si bien, le regardait avec étonnement. Les larmes aux

yeux (vous savez qu'il en trouve à volonté), il assura lord Fairfax, qu'il aimerait mieux être caporal sous lui, que de commander sans lui la première armée du monde. Quelle absurdité! Quelle hypocrisie! Cependant le général le crut sincère, et non seulement se fia à toutes ces fausses démonstrations, mais il usa même de son crédit auprès du Parlement pour faire donner à Cromwell cette commission. L'on décréta bientôt qu'Olivier serait nommé généralissime de toutes les forces militaires de l'Angleterre et des pays qui en dépendent.

Je ne saurais vous rendre compte des sentimens que j'éprouve à la vue de la grandeur croissante de cet homme; je l'ai plus étudié qu'aucun autre, et je remarque tous les jours dans son caractère de nouveaux indices, qui

m'assurent que son ambition est sans bornes, et qu'elle ne vise qu'à la couronne ? Croyez-moi, Gérard, dans quelques années d'ici, ce scélérat obscur gouvernera, sur le trône des rois d'Angleterre, avec un despotisme, que les plus méchans de ses princes légitimes n'auront jamais osé déployer au plus haut point de prospérité et de conquêtes.

Cyndercomb est de retour, mais je ne crois pas qu'il doive rester longtemps ici; sa haîne pour Cromwell ne lui permettra pas de demeurer dans l'inaction, et je m'imagine qu'il va se rendre en Ecosse pour y tenter la fortune. Cromwell, à ce qu'il paraît, ne le connaît pas personnellement; mais ayant appris qu'il était mon lieutenant, et qu'on le soupçonnait fort de favoriser le système de l'égalité qu'il

déteste tant, il donna l'ordre de le faire dégrader, qu'Ireton, pour se venger de moi, fit aussitôt mettre à exécution.

Vous vous figurez bien que cette circonstance n'a pas beaucoup augmenté l'amour de Cyndercomb pour Cromwell.

J'ai jusqu'ici oublié de vous demander si vous avez vu cette brochure curieuse, intitulée « Caractère du roi Cromwell. » Le style en est singulier, et quoiqu'elle passe pour un libelle aux yeux de beaucoup de gens, les personnes douées de quelque raison la regardent comme une véritable prophétie.

Nos amis, ainsi qu'on me l'apprend, se sont séparés pour éviter les soupçons; les uns se rendent à Jersey, les autres à l'île de Man, les autres à Scilly; que leurs projets réussissent; tel est le voeu sincère de votre,

SILUS TITUS.

LETTRE XXXV.

Lord Wentworth au Docteur Huet.

Londres, décembre 1650.

Hélas! mon cher ami, je n'ai qu'une série de malheurs et de pertes à vous présenter. Je suis arrivé dans cette ville au commencement de septembre, avec un message de la part de Sa Majesté pour sa sœur, qui languit dans la captivité, et je dois m'en retourner promptement.

Avant la bataille de Dunbar et l'invasion des Anglais, l'on traitait le roi avec beaucoup d'insolence et de cruauté. Les Ecossais avaient chassé d'auprès de lui ses véritables amis, qu'ils désignaient sous le nom de Malveillans; on ne leur accordait pas même la liberté de répandre leur sang

pour son service. L'on défendait au roi de se joindre à eux, et d'animer par son exemple les fidèles soldats qui brûlaient du désir d'être commandés par leur souverain.

Le duc de Bucks., qui s'était rendu agréable à son maître, à cause de ses talens burlesques, était le seul homme qu'on laissât approcher de sa personne ; et il avait heureusement l'art de tromper, par son esprit et par son enjouement, l'ennui du roi.

Ce fut un peu avant l'invasion de Cromwell, que le roi, par la voie d'un Ecossais, apprit la dureté avec laquelle on traitait sa sœur à Londres ; je fus du nombre de ceux à qui on avait défendu de rejoindre l'armée, le roi me choisit pour lui porter quelques consolations de sa part, avec l'assurance de son affection.

La bataille de Dunbar se donna pen-

dant mon absence, et Cromwell la gagna ; je présume à la grande satisfaction du roi, qui s'est trouvé depuis lors beaucoup mieux traité ; on lui a rendu ses amis et ses serviteurs ; ils se proposent de faire la cérémonie du couronnement à Scone, et cet événement fera plaisir à la nation ; elle est sincèrement attachée au roi, quoiqu'abusée par les menées de certains rebelles et entêtés, et de quelques prédicateurs bavards.

La bataille de Dunbar s'est livrée, à ce qu'il paraît, un jour particulièrement favorable à Cromwell ; il dit que la plupart des événemens heureux de sa vie sont arrivés le 3 septembre : maudit soit donc ce jour tant que ce monstre vivra.

La ville et le château d'Edinbourgh sont pris : Cromwell se dirige sur le Nord ; ces nouveaux désastres n'ont point de suite défavorable pour le roi ;

les Ecossais n'en sont que plus attachés à sa personne; son autorité s'en accroît dans le royaume, qui sans doute va définitivement le reconnaître.

Vous vous attendez, mon cher Huet, à recevoir quelques nouvelles de ma mission; hélas, mon cher ami, je n'ai pas réussi, j'ai été témoin d'une scène bien pénible, et j'ai de nouveau plaint la mort cruelle de Charles, en voyant les souffrances de sa fille; ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'obtins la permission de la voir. Elle était étroitement renfermée dans une petite chambre; son corps, presque épuisé, n'avait d'autre appui qu'un grabat. Jugez à quelles terribles épreuves était mise sa constitution délicate. Je m'approchai lentement, et me jetant à ses pieds : « Votre Altesse se souvient-elle de Walter, m'écriai-je en tremblant, car je craignais qu'elle ne découvrît sans le

vouloir mon véritable nom, et qu'elle m'empêchât ainsi de lui faire part du message de son père. Elle me regarda en silence, et saisie d'étonnement, tandis que la sentinelle s'étant avancée vers moi, me dit, d'un ton insolent, qu'elle avait ordre d'empêcher qu'on ne rendît quelqu'honneur à Elizabeth Stuart. Mon bras s'étendait naturellement pour le terrasser; mais pour cette fois je fus sage, je me contentai de lui exhiber l'ordre de lord Fairfax, qui me permettait de voir la princesse sans témoins, et il s'en alla en murmurant.

J'aurais volontiers offert quelques consolations à la princesse; elle répandait des larmes; mais hélas! l'agitation de mon ame était aussi grande que la sienne. Je pensais au jour que nous nous trouvâmes ensemble pour la dernière fois; et la certitude pénible que ma présence augmentait ses souffrances, en

lui rappelant ce souvenir, m'affligeait encore davantage. La même pensée lui vint sans doute, car elle ne m'eut pas plutôt reconnu, que ses larmes coulèrent en abondance. Je n'interrompis pas sa douleur, je l'encourageai au contraire, en faisant éclater la mienne, bien plus faible à la vérité. Je ne savais effectivement que dire pour la soulager, et je me trouvais fort embarrassé. Je me rappelai la prière du roi Charles; j'aurais voulu la consoler avec une tendresse fraternelle, hélas! je craignais encore, dans l'effusion de mon cœur, d'oublier la distance qui nous séparait, et de blesser sa dignité par un air de familiarité dont j'étais naturellement incapable. Mais la princesse elle-même mit bientôt fin à mon embarras; elle s'avança en me tendant la main, et du son de voix le plus doux, de l'accent le plus tendre, me dit : « Mon cher frère.... »

Je me serais tenu debout, comme c'est l'usage en pareille occasion; mais Elizabeth ne voulut pas le souffrir. « Wentworth, mon ami, dit-elle, celui que vous pleurez, que tous les hommes de bien pleurent, vous nommait son fils bien-aimé; Elizabeth doit-elle vous regarder seulement comme un serviteur? Hélas! au milieu du deuil, dans la misère, il n'est point de distinction; vous savez aussi qu'au sein du tombeau tous les hommes sont égaux..... Mais pourquoi ces larmes, mon bon frère? je n'avais pas l'intention de vous en faire répandre. Il est vrai, grâce au ciel, que les privations, les mauvais traitemens et la douleur se sont réunies pour sauver leur victime; ma santé est délabrée, mon cœur est navré, et j'échapperai bientôt à mes ennemis. Cependant, pour le peu de temps que j'ai à languir dans cette agonie, j'aurais es-

péré trouver parmi les sujets de mon père quelque compassion, quelque secours; mais je n'en trouve pas. Je suis, sans aucune raison, privée de ma liberté. Il ne me reste à vivre que peu de jours, et ces jours doivent se passer dans l'amertume! »

Ah! mon cher Huet, la princesse ne disait que trop la vérité; son sort affreux me perçait l'ame, je prévoyais que lors même que son frère royal viendrait à remonter sur le trône, elle ne vivrait pas assez long-temps pour être témoin de cette glorieuse restauration. « Je puis offrir à Votre Altesse royale, répondis-je, quelques consolations, si elle daigne les recevoir et tenir encore à une vie si précieuse. Sa Majesté m'ordonne de vous faire connaître qu'elle a des espérances bien fondées, que son armée, prête à voler au combat, va confondre l'orgueilleuse insolence de

l'assassin de son père, et qu'enfin, si la fortune favorise ses armes, le premier usage qu'il fera de la victoire sera de délivrer sa sœur bien-aimée.»

La princesse sourit faiblement, alors que je parlais; je tressaillis en remarquant la pâleur extrême de son visage. « Wentworth, dit-elle, que Dieu conserve le roi et le rétablisse dans ses droits légitimes; quant à moi, je fais un autre voyage, et ses secours viendront trop tard. Hélas! quels secours, quelle pitié puis-je espérer ici de la part de ceux qui ont vu tomber à leurs pieds avec une froide indifférence, avec un plaisir secret, la plus noble tête qui jamais ait porté la couronne. Comment leurs cœurs furent-ils assez durs pour égorger Charles? Comment Cromwell, qui aimait mon père et qui en fut aimé, a-t-il pu regarder tomber cette tête majestueuse qui lui souriait toujours?

Pardonnez-moi, ô mon Dieu, si j'ai quelquefois osé murmurer contre vos éternels décrets, espérer que vous ne permettriez pas que votre créature tombât sous la hache du pouvoir illégitime et de l'ambition. »

J'aurais parlé, j'aurais fait concevoir de meilleures espérances, mais la figure altérée de la princesse me défendait un semblable langage. Ce n'était plus cette charmante fille que vous avez vue à Londres. Mon cœur déchiré saignait de nouveau sur cette jeune et innocente victime de la trahison infernale de Cromwell.

Je la priai de me permettre d'appeler du secours, car le peu de forces qui lui restait se trouvait épuisé par ses efforts, de manière qu'elle tombait presque en défaillance. Elle y consentit, et ses femmes arrivèrent avec la sentinelle qui m'avait admis. J'allais

renvoyer cet homme, lorsqu'il me dit brusquement qu'il avait quelques nouvelles pour Elizabeth Stuart.

La princesse l'entendit; espérant probablement apprendre sa mise en liberté, elle s'avance avec empressement pour l'écouter. « L'on vient d'annoncer, dit-il, à l'instant que le brave Cromwell a rencontré votre frère et ses Écossais, et qu'il les a battus comme ils le méritent; leur armée est détruite, et Charles Stuart est, dit-on, fait prisonnier. »

La princesse jeta un cri perçant; ce fut en vain que je lui protestai que je ne croyais point du tout à cette nouvelle, et que même une défaite serait utile au roi; elle s'attacha à l'idée terrible qu'il avait été fait prisonnier, et elle ne voulut plus rien entendre.

Tout-à-coup sa figure devient calme, son agitation s'appaise, elle me fait signe de m'approcher. « Mon frère, dit-elle,

portez au roi et à ma mère mon dernier adieu ; dites-leur que j'ai prié pour eux en mourant et pour ma patrie malheureuse que je quitte sans regrets, puisque je m'en vais rejoindre mon père martyr et le voir jouir de la félicité que les hommes lui ont refusée ici-bas.»

Elle garda le silence pendant quelques instans, paraissant lutter contre la mort; elle sentit couler mes larmes sur sa main, (car je me trouvais à genoux auprès de sa chaise) et elle me regarda avec affection...... mais bientôt elle se débat encore, fait un nouvel effort pour parler, et levant enfin les mains au ciel, «Mon père, dit-elle, je viens, » ses yeux se fermèrent, cet esprit pur et angélique s'éloigna d'une scène de crimes et de misère pour voler vers la demeure des justes, vers le ciel, séjour de Charles Ier.

Mon courage est tellement abattu,

mon cher Huet, que je ne puis plus rester dans ce pays; j'ai quitté Carisbrook presqu'aussitôt après ce cruel événement, pour apprendre les détails de la bataille; tout espoir n'est pas encore perdu, mais qui rendra ceux qu'on vient d'assassiner au malheureux

WENTWORTH.

CHAPITRE II.

La conquête qui, le 3 septembre, avait si glorieusement accru la renommée de mes armes, faillit cependant m'exposer aux dangers les plus imminens. Entraîné par l'ardeur de mes troupes et par mon propre désir de soumettre l'Ecosse en aussi peu de temps que j'avais soumis l'Irlande, je m'avançai trop vers le nord, aussi laissai-je échapper le roi avec son armée. Ce prince, déployant le courage naturel à sa famille, prit une résolution digne de la couronne pour laquelle il combattait.

Il fit faire à son armée des marches forcées, et envahit l'Angleterre dans le

moment même que je croyais assurer mes conquêtes en Ecosse.

La proclamation de Charles à ses troupes, et ses progrès rapides vers Worcester, alarmèrent le Parlement, et m'éveillèrent au milieu de mes rêves de victoire. Je réparai mes fautes aussi bien et aussi promptement qu'il me fut possible, et ayant poursuivi Sa Majesté, j'attaquai sa petite armée, que je fis environner par trois fois le même nombre de soldats bien disciplinés et bien aguerris.

Ma joie en voyant les troupes de Charles II, fut aussi augmentée par la réflexion que c'était encore le 3 septembre, jour si constamment favorable pour moi: c'est ce jour-là qu'avait eu lieu l'entretien, à jamais mémorable, d'Hinchinbrook entre Charles et moi, lors de notre première jeunesse. Ce fut ce jour que je commençai mon systême d'opposition contre ce monarque ver-

tueux que j'avais juré de défendre et d'aimer; c'est encore ce jour que j'avais remporté une victoire signalée sur son fils, dans les plaines ensanglantées de Dunbar. Je me rappelai ces diverses circonstances avec plaisir, et je résolus de profiter d'un jour si favorable à mes projets pour livrer bataille.

Entouré de mon propre régiment, j'étais en sûreté contre les attaques de mes ennemis particuliers; de sorte que j'échappai facilement à la vengeance de Wentworth et de Randolph Grey, qui sans doute étaient présens tous deux à l'affaire.

Le roi combattit avec une valeur digne de sa cause et du sang royal, et dès que je l'aperçus, il s'éleva dans mon cœur une lutte involontaire; mais ce ne fut qu'un mouvement momentané, et tous mes efforts se dirigèrent contre sa personne, soit pour le tuer, soit pour le

faire prisonnier. Mais, pour cette fois, je manquai ma victime; Charles II n'était destiné à mourir ni de la main de Cromwell, ni sur l'échafaud de son père.

C'est vers la fin de la bataille, et lorsque la victoire se fût déclarée pour notre armée, que j'eus occasion de remarquer Wentworth; son armure était plus simple que de coutume, mais je le reconnus bientôt à sa valeur exaltée et aux traits étonnans de courage qu'il déploya. Je le contemplai avec étonnement, en me tenant avec le plus grand soin au milieu de mes propres troupes et à l'abri de ses atteintes, sachant bien qu'il n'y avait que la force du nombre qui pût me soustraire à sa juste vengeance. Quelque grande que fût la valeur de Wentworth, il ne put balancer la fortune de mes armes. Les troupes de Charles furent détruites ou dispersées

dans la plaine sur tous les points; le roi lui-même fut forcé de chercher son salut dans la fuite; et c'est ainsi que le 3 septembre fut de nouveau l'époque d'une victoire éclatante sur mes ennemis, et l'avant-coureur certain de leur défaite totale.

J'ordonnai qu'on se mît à la poursuite des fuyards, dans l'espoir de m'emparer de la personne du roi. Cette expédition dura plusieurs jours avec le plus grand acharnement. Quelques-uns de nos meilleurs régimens se trouvaient ainsi engagés, tandis que le corps principal de l'armée était occupé à détruire Worcester. Je me mis moi-même à la tête de ceux qui poursuivaient, et ma route fut marquée, pendant l'espace de plusieurs milles, de sang et de carnage: j'avais reçu avis que le roi s'était porté sur Hereford, je dirigeai ma course de ce côté. Dès mon arrivée en cet endroit,

je fis disséminer mes troupes dans toutes les directions, afin d'entourer ma victime, que je craignais de laisser échapper, tandis que moi-même je courus d'auberge en auberge, déguisé de toutes les manières, pour tâcher d'obtenir par la ruse ce que je ne pouvais arracher par la force.

J'appris qu'un très-noble jeune homme s'était réfugié dans une petite chaumière, située entre Sutton et Hereford; on l'avait vu traverser les prairies, suivi de plusieurs cavaliers; ces gens paraissaient vouloir se cacher dans les forêts. Déguisé en marchand forain, l'œil gauche couvert d'un emplâtre, et la figure traversée de fausses cicatrices, je quittai le village, afin de joindre ces cavaliers, et de guetter leurs mouvemens, jusqu'à ce que je pusse faire venir mes troupes à mon secours. Je traversai une vaste étendue de campa-

gnes sans rien rencontrer qui dût m'encourager à poursuivre mes recherches, et, à l'approche de la nuit, je me trouvai dans une sombre prairie, garnie d'arbres et couverte en différens endroits de pierres énormes, d'une forme singulière; c'était les restes d'un ancien temple de Druides.

Comme je me trouvais éloigné de toute habitation, je résolus de passer la nuit en cet endroit; j'y étais non seulement en sûreté, mais je pouvais entendre de là les trompettes de mes soldats, qui devaient passer de ce côté le lendemain matin, pour chercher leur général. Dans cette intention, je me plaçai près du plus grand des temples des Druides, et m'étant couché derrière plusieurs grosses pierres, je me disposai à dormir pendant le reste de la nuit.

Mon sommeil fut, comme à l'ordi-

naire, inquiet et troublé; les songes de la nuit avaient déjà retracé devant mes yeux les anciens forfaits dont je m'étais rendu coupable devant Dieu et devant les hommes; c'était un spectacle horrible pour moi, et je frissonnais des maux qui deviennent le partage de l'assassin et de l'oppresseur. Charles Ier. se trouvait parmi ces ombres nocturnes qui me tourmentaient; pâle et défait, il se tenait devant moi, la main élevée vers le ciel, qu'il semblait invoquer contre son meurtrier, en prononçant, d'un ton de voix sépulcral, le coupable nom de Cromwell.

Mes oreilles furent si fortement frappées de ce son, que je m'éveillai en ce moment; je tâchai de rappeler mon courage, et de chasser les visions du sommeil; j'y étais presque parvenu, lorsque la même voix, que je venais d'entendre, prononça encore avec plus

de force le nom du tremblant Cromwell.

A pareille heure, au milieu d'une nuit si noire et si sombre, ne voyant aucun rayon de lumière qui pût me faire distinguer la forme de celui qui parlait, je ne sus que penser de cet incident; il était cependant possible que la voix que j'entendais fût celle d'un de ces malheureux que je poursuivais à mort, et qui, comme moi, se réfugiait dans ces lieux, pour se mettre à l'abri du danger qui le menaçait; mais dans cette supposition même, je n'avais pas sujet de beaucoup me consoler, en sachant que mes ennemis étaient si près; je ne pouvais quitter en effet ma retraite sans en être aperçu.

Pour la première fois, je reconnus que j'avais commis une imprudence; voyant qu'il ne me restait pas d'autre parti à prendre, je me décidai à de-

meurer tranquille jusqu'au point du jour, et à me fier alors à mon déguisement, qui me pouvait rendre encore méconnaissable à mes plus intimes amis.

J'avais pris à peine cette résolution, que je fus alarmé de nouveau par la même voix; elle s'adressait d'un ton moins élevé à un homme qui n'était pas fort éloigné de ma retraite, et qui répondit soudain fort haut: « Vous n'avez à faire de reproches qu'à vous seul, dit cet individu, dont le ton creux et sombre me remplit de terreur. Votre folie, ou, si vous le voulez, votre faible pitié a sauvé du trépas ce scélérat, dont la destruction eut été le salut de plusieurs milliers de victimes et de votre roi; vous avez épargné le serpent qui vous blessera plus profondément.

« Randolph, répondit Wentworth, je ne le sais que trop, je ne me reproche

maintenant que trop amèrement ma folie ; le ciel m'en est témoin. Hélas, hélas! ami fidèle et généreux, je me trouve bien plus coupable encore, quand je réfléchis à la ruine dans laquelle je viens de vous entraîner. O Dieu juste, Dieu vengeur, s'il est vrai que votre foudre soit l'effroi du crime, faites que Cromwell se place à la portée de mon épée, et toutes mes souffrances seront appaisées. »

Quelle découverte! j'étais à quelques pas de mes plus cruels ennemis, tous deux altérés de mon sang, et je ne savais comment les éviter. Je me serais levé en ce moment pour quitter ma retraite, à la faveur des ombres de la nuit, si je n'avais craint que mes pas égarés ne me conduisissent au milieu même de mes ennemis, ou que le bruit que je ferais en me levant, n'éveillât leurs soupçons. Après quelques mo-

mens de réflexion, je m'en tins à ma première idée, et, me fiant à mon esprit rusé, j'attendis avec impatience le point du jour.

En écoutant avec la plus grande attention, j'appris de Randolph et de Wentworth que le roi, craignant de faire naître des soupçons si l'on marchait en compagnies trop nombreuses, avait ordonné de se rendre séparément vers la côte, et que lui-même se dirigerait sur le Staffordshire. J'appris que les comtes de Lauderdale et de Derby s'étaient cachés dans une ferme isolée près de Worcester; Wentworth et Randolph se proposaient de rester dans la sombre retraite où je les avais trouvés, pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'on cessât de les poursuivre.

Cette dernière découverte me remplit de joie; en effet, si je pouvais at-

teindre mes troupes avant le moment de leur sortie de cette retraite, je les devais avoir tous deux en mon pouvoir. J'avais fait serment que leur mort allait me délivrer de mes craintes et me mettre en sûreté.

Les premiers rayons du jour me permirent de distinguer mes ennemis; il s'étaient couchés près de deux énormes pierres, armés de pied en cap, attendant avec impatience le retour de la lumière. Ils n'avaient pas encore terminé leur triste conversation, et j'entendis Wentworth dire à Randolph, qu'il fallait chercher des provisions chez des gens de la campagne; celui-ci consentit à cette proposition, et je vis avec transport qu'ils s'apprêtaient à quitter le monument.

Si ce premier mouvement me fit tressaillir de plaisir, celui qui le suivit me glaça d'épouvante; ils quittaient donc

leur retraite, lorsque j'entendis Wentworth dire d'une voix basse à Randolph, « nous sommes trahis; cet homme que vous voyez a certainement entendu notre conversation, il aura passé la nuit près de nous, que faut-il en faire ? »

Quelqu'alarmé que je fusse, ma présence d'esprit ne m'abandonna pas; je feignis d'être profondément endormi, et j'en avais plus l'air, que d'avoir été aux écoutes; toutefois la voix rauque de Randolph fit promptement entendre cette réponse.

Enfoncez-lui, dit-il, votre épée dans le ventre, si vous ne voulez pas qu'il vous rende le premier ce service; il a sans doute passé la nuit dans cet endroit, il n'aura pas dormi la moitié du temps, et quand même il l'assurerait, quelle confiance pouvons-nous avoir en ses paroles ? Qui sait si ce

misérable n'est pas un espion de Cromwell ! ah ! si je le croyais ; mais enfin regardons-le.

J'entendis le bruit de leurs pas, ils s'avancèrent vers moi. — « Non, reprit le généreux Wentworth, ce n'est qu'un pauvre voyageur fatigué, un marchand forain, à ce qu'il me paraît ; peut-être, épuisé par la fatigue et par la faim, il est bien-aise de trouver un endroit pour se reposer. Il est borgne, cet emplâtre qui lui couvre l'œil, sa peau jaune et ridée lui donnent un air de vieillesse. Ah ! Randolph, ne lui fais pas de mal, il paraît avoir déjà assez souffert. »

« Et il va soulager sa misère, répondit le fier Randolph, en augmentant la nôtre. La fatigue, la faim, la pauvreté, dites-vous ! dans ce cas, il a par ma foi une très-belle occasion de remédier à tous ses maux, à nos dépens ;

généreux philanthrope, vous voulez lui fournir la chance de s'enrichir et de s'acquérir de la renommée; mais moi, je ne veux pas me tromper ainsi, pour la deuxième fois; Randolph aura soin de lui-même.

Mon farouche ennemi s'est approché; je ne le voyais pas, mais j'entends sa marche pesante, déjà même il s'est baissé vers moi, je sens l'haleine de cet ennemi mortel qui soufflait sur mon col. Le calme ne m'abandonne pas, je demeure immobile, et feins de dormir encore plus profondément; Randolph s'arrête. »

Attendez, dit Wentworth, je vous en supplie, ne faites pas de mal à ce vieillard, que votre noble bras ne se souille pas d'une action si indigne de votre courage.

J'étais sauvé; je m'en aperçus soudain. Dans ce moment de crainte, je

m'étais hazardé à ouvrir les yeux à moitié et à regarder la figure de Randolph, le feu étincelait dans ses regards; cet appel à son honneur produisit l'effet qu'on attendait en vain de sa pitié; le fier, le hautain de Grey ne daigna pas assassiner un vieillard infirme, et il remit orgueilleusement son épée dans le fourreau.

— Voici son sac de nuit, dit Wentworh en le saisissant; examinons-le. Ah! il est innocent, un espion de Cromwell ne voyagerait pas avec de pareilles reliques : c'était des portraits du dernier roi et de la reine à la tête de quelques vieilles chansons en leur honneur, que j'avais mises dans mon paquet, prévoyant le cas où je tomberais entre les mains des royalistes.

— J'ai envie, dit Wentworth, de réveiller ce misérable, et de lui donner quelques pièces d'argent.

— Nous n'en avons pas trop pour nous-mêmes, répondit Randolph, c'est assez que je lui accorde la vie : cependant il est possible qu'il ait dormi toute la nuit, et même, dans le cas contraire, ce que je viens de voir me prouve qu'il ne veut pas nous trahir ; en s'éveillant, il nous laissera sans doute le champ libre ; ne tardons donc pas à partir.

Randolph se retira de suite, mais son air farouche et sa défense ne purent empêcher Wentworth de laisser tomber une pièce d'argent dans mon sac, et d'en ôter une chanson ornée d'un portrait du roi.

Je les suivis des yeux jusqu'à ce que je ne pusse plus les distinguer ; je fus charmé de voir qu'ils prenaient une direction opposée à celle par laquelle je devais m'en retourner au village. J'examinai de suite l'endroit avec la plus grande attention, et j'observai que

les pierres qui nous avaient servi d'abri étaient bien plus grosses que les autres, et qu'on pouvait même les apercevoir à une très-grande distance. Les deux plus considérables en étaient d'un poids énorme, et entourées de plusieurs autres bien moindres, formant ainsi une espèce de temple circulaire au milieu de la prairie, qui s'appelle Wergius-field, ainsi que je l'ai su dans la suite.

Je partis sur-le-champ, en suivant la grande route, et j'appris que mes troupes s'étaient retirées près de Worcester; je fus forcé de jeter bas ce déguisement et de les joindre en toute diligence; c'était l'affaire de deux jours.

Ne sachant pas précisément jusqu'à quel temps mes ennemis se proposaient de rester dans leur retraite, je crus qu'il ne fallait pas perdre un instant, et ayant pris avec moi une troupe d'élite, je me mis à la poursuite des

fuyards. N'ayant plus l'embarras d'un déguisement, j'arrivai plutôt que je ne m'y étais attendu, et je vis avec un véritable plaisir les deux grosses pierres qui s'élevaient à quelque distance.

Je m'élançai en avant avec la vitesse d'un homme qui ne songe qu'à la vengeance. L'idée de Randolph, de ce Randolph si détesté, qui allait tomber entre mes mains, doublait mon courage, et m'élevait au-dessus de moi-même. En m'avançant vers l'endroit de sa retraite, je remarquai avec étonnement que la scène n'était plus du tout la même qu'elle était lorsque je l'avais quittée; j'aurais même cru m'être trompé de chemin, si les deux grosses pierres ne m'eussent convaincu du contraire. En arrivant dans la prairie où elles étaient placées, ma surprise augmenta : certainement c'était les mêmes pierres sous lesquelles je m'étais reposé ; mais on les avait

changé de position ; elle se trouvaient maintenant isolées, quoique je les eusse vues entourées de plusieurs autres pierres.

M'imaginant que je me trompais de lieu, je conduisis mes soldats dans plusieurs champs ; enfin, j'entrai dans celui où j'avais passé la nuit. Ma confusion ne peut pas se décrire ; les petites pierres étaient dans la même position qu'auparavant, mais les plus grosses avaient été éloignées du champ où je les avais vues d'abord.

Les fuyards étaient partis ; je n'en découvris aucune trace ; je m'en retournais donc dans la première prairie, accablé de chagrin, et je m'attendais presque à trouver les pierres dérangées de nouveau, quand en les examinant attentivement, j'aperçus très-près de là une lettre à mon adresse. Je l'ouvris, et j'y trouvai un papier avec des ordres,

signés de ma main, que j'avais probablement laissé tomber dans cet endroit; la lettre était ainsi conçue :

« Le ciel, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de pénétrer, a voulu vous soustraire encore une fois à ma vengeance; mais tremblez, assassin, il n'en sera pas toujours de même. » L'éloignement subit et extraordinaire de ces pierres m'avait privé d'un abri; je fus ainsi forcé de diriger mes pas vers les lieux où j'ai trouvé ce papier; mes soupçons sur le marchand forain n'étaient que trop fondés. Triomphez de vous croire en sûreté; mais je me ris de votre folle confiance; tremblez jusque sur le trône; car là même, vous ne sauriez échapper à la vengeance de l'implacable Randolph Grey. »

Je lus cet odieux écrit, et m'en retournai promptement, pour rejoindre l'armée.

CHAPITRE III.

LETTRE XXXVI.

Le Colonel Titus au Colonel Gérard.

Londres, octobre 1651.

Merveille ! merveille ! merveille ! Préparez-vous à l'étonnement, à l'admiration, à tout ce que vous voudrez ; car enfin, je ne sais comment assez exciter votre curiosité, pour vous préparer à ce qui va suivre : sachez donc, malheureux que vous-êtes, qu'il vient de s'opérer dans ce pays pendant votre absence un miracle, tel qu'on n'en avait jamais vu jusque ici ; un miracle, enfin, dont parlent tous les gens de bien.

Prenons un ton plus sérieux : vous souvenez-vous, mon cher Gérard, des deux énormes pierres qui se trouvaient dans la forêt de *Wergius ;* vous rappelez-vous la situation précise de ces deux masses ? Or, vous saurez que ces deux monumens ont été subitement enlevés de leur place et transportés dans un champ voisin. Aujourd'hui les savans et les ignorans se cassent la tête pour trouver la raison qui a pu déterminer ces deux pierres, d'une dimension énorme et d'un poids extraordinaire, à quitter ainsi leur poste pour se promener dans les environs ; on aurait cru qu'il fallait au moins la force de quelques centaines de bœufs pour les remuer seulement.

Vous et moi, mon cher Gérard, qui ne sommes pas trop doués de sainteté, ni trop pourvus des yeux clairvoyans de la grâce, il faut que nous nous con-

tentions, dans ce cas extraordinaire, de consulter nos propres lumières.

Il n'est pas difficile d'attribuer cet incident à quelques-uns de ces ébranlemens de terre qui se renouvellent assez fréquemment dans ce pays, et qui, dans les autres régions, sont si terribles et si dangereux. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans ce tremblement de terre, ce sont les différens bruits auxquels il a donné lieu : personne n'en sait la véritable cause, et tout le monde en fait une à sa façon.

Cromwell, qui est aussi ignorant qu'un âne sur tout ce qui n'a point de rapport à la guerre et au gouvernement, a certifié ce prodige.

Lors du mouvement de ces pierres, il a paru sombre et triste; sa mauvaise humeur provenait évidemment de sa terreur : vous pouvez aisément vous représenter ses traits diaboliques, obs-

curcis d'un nuage épais. Ses officiers le regardaient avec étonnement ; il faisait alors des recherches pour découvrir quelques royalistes, qu'il disait s'être cachés dans ce champ même.

Cromwell craignait sans doute que son armée ne prît le dérangement de ces pierres pour un signe certain que le ciel n'approuvait pas ses projets, et comme une interprétation miraculeuse en faveur de ses ennemis.

Ne pouvant assigner à ce phénomène aucune cause naturelle, et connaissant le goût de son siècle pour les merveilles, il reconnut effrontément le miracle, pour le tourner à son propre avantage. Il dit que ces pierres étant au nombre de deux, et s'étant éloignées à son approche, c'était une preuve que le Seigneur avait éloigné Charles II et son père du trône auquel ils étaient appelés

par leur naissance, et qu'il l'avait choisi pour être l'instrument de sa volonté.

Admirez ce coup de maître, mon cher Gérard ; admirez-le bien davantage puisqu'il a réussi. Les esprits sont encore en fermentation ; l'on croit généralement à ce miracle : et les personnes, en petit nombre, qui en pourraient indiquer la véritable cause, sont forcées de se taire dans la crainte d'être accusées de blasphême, et punies de leur impiété.

Vous riez toujours de mes prophéties ; je le sais, Gérard ; mais je ne puis néanmoins m'empêcher de les répéter ; et je suis certain que cette croyance, toute absurde qu'elle est, doit contribuer beaucoup, quoique, peut-être, d'une manière éloignée, à transformer en assassin obscur notre puissant général. Riez, si vous le voulez, Gérard, mais sachez que de plus grands effets

ont été produits quelquefois par de moindres causes.

Je déplore plus que je ne saurais vous l'exprimer un accident qui vient d'arriver au jeune et brave lord Wentworth. Etant poursuivi de trop près, il a malheureusement abandonné son bagage; toutes ses lettres et ses autres papiers sont actuellement entre les mains de Cromwell. Je suis d'autant plus fâché de cet événement, qu'indépendamment du tort qui peut en résulter pour Wentworth lui-même, Cromwell n'en sera que plus empressé à se saisir de la même manière de tous les papiers qu'il rencontrera : on n'en peut douter, en se rappelant l'avidité avec laquelle il s'empara de ceux du lord Derby et du comte de Lauderdale, immédiatement après la bataille. Il est inutile de vous ajouter que ces seignenrs ont tous les deux été décapités.

Quelque rigoureux cependant qu'ait été leur sort, il est doux encore en comparaison de celui des autres prisonniers écossais. Les uns ont été vendus comme des esclaves, les autres donnés comme des chiens; le plus grand nombre enfin ont péri de mauvais traitemens et de fatigue. Le Roi lui-même est errant, dans la plus grande détresse, tandis que l'auteur de tant de calamités triomphe dans le palais du monarque. En y pensant, je me sens presque assez de forces pour devenir moi-même un assassin.

Adieu, mon cher Gérard; parlez de moi à nos braves amis. Le vôtre pour toujours.

S. Titus.

LETTRE XXXVII.

Le Lord Général Cromwell à sa fille madame Yreton.

2 décembre 1651.

Je ne m'attendais pas à voir un jour si triste, non certainement ; mais si le Seigneur a retiré sa gloire de notre faible vue pendant quelque temps, nous devons plutôt nous en réjouir qu'en murmurer, puisqu'il afflige ceux qu'il aime.

Le paquet que je vous envoie vous fera connaître l'événement dont je dois vous instruire. Votre mari est mort de la peste à Limerick. Si cette nouvelle vous afflige beaucoup, vous devez au moins vous réjouir de ce qu'il est sans doute monté au ciel, pour y célébrer la puissance du Seigneur, qu'il a si constamment publiée sur la terre.

Que cette mort ne vous oppresse pas trop fortement. J'en ai le cœur navré; mais avec ce fardeau terrible de l'Etat sur mes épaules, je n'ai pas le temps de m'appesantir sur mes propres infortunes.

Charles Stuart a échappé à nos recherches: il a quitté le pays, ayant à sa suite plusieurs malveillans, qui ne sont bons qu'à vivre en France.

Je suis fâché de vous apprendre qu'Elizabeth reçoit en ce moment la visite du Seigneur... Elle est très-malade, mais elle vous prie d'avoir bon courage.

Votre affectionné père,

O. CROMWELL.

LETTRE XXXVIII.

Le Colonel Titus au Colonel Gérard.

Juillet 1653.

Je me suis senti assez indisposé pour me voir contraint de faire une excursion à Paris. Mes affaires m'y ont retenu beaucoup plus long-temps que je ne me le serais imaginé : autrement je n'eusse pas, depuis tant de mois, interrompu notre correspondance. Voilà cependant une année d'écoulée sans qu'il se soit encore opéré quelqu'importans changemens dans nos affaires : Cromwell n'est occupé que de l'accomplissement de ses malheureux projets, mûris depuis bien des années. J'ai cependant quelque chose de nouveau à vous annoncer ; c'est la réalisation de mes prophéties.

Cromwell, aujourd'hui trop grand

pour souffrir des rivaux de l'injuste pouvoir qu'il s'est arrogé, vient de dissoudre, dans le mois d'avril dernier, les restes de ce Parlement, qui s'était rendu si célèbre par ses trahisons et par ses usurpations. Je dis, les restes, parce que plusieurs des anciens membres sont ou morts, ou renvoyés, et que ceux qui restaient, depuis long-temps, étaient gratifiés du surnom magnifique de *Rump* (croupion).

Il a fait lui-même en personne cette prouesse sans exemple : il s'est présenté dans la chambre, en accablant tous les membres d'injures; et de suite, il les a mis à la porte qu'il a fermée, et dont il a emporté la clef. Le soir du même jour, il a traité de même le conseil d'État, non sans quelque opposition de la part du président Bradhshaw, qu'il a cependant bientôt mis à la raison.

Mais soudain le trouble et la confu-

représentant, que s'il faut un roi, le peuple préférera Charles Stuart. Il lui conseille donc de le rappeler moyennant certaines conditions qu'il stipulera ; mais Cromwell, qui veut devenir absolument plus despote que tous les tyrans de la Grèce ensemble, s'est formalisé de ce Conseil : aussi ne consulte-t-il plus Whitelock.

10 août.

Il n'est que trop vrai ; Cromwel fait tout ce qu'il peut pour devenir roi. . . Cela ferait, en tous cas, un plaisant monarque : s'il le devient, il ne le sera pas long-temps, quand il n'y aurait que moi seul en Angleterre pour mettre ordre à ses folies.

Le Conseil d'état qu'il a convoqué est partagé d'opinion : quelques membres sont pour Cromwell, d'autres pour la république, ceux-ci pour Charles,

ceux-là veulent enfin élire le jeune duc de Glocester.

Cromwell a eu soin cependant de parer ce dernier coup en faisant sortir secrètement le duc du royaume.

Madame Ireton s'est déjà consolée de sa perte : elle vient d'épouser ce fou de républicain, qu'on nomme Saint-Fleetwood.

Point d'autres nouvelles, sinon qu'on parle d'envoyer Whitelock en Suède, en qualité d'ambassadeur.... C'est un importun qu'on veut éloigner.

7 septembre.

Tout est dans la confusion... les débats s'échauffent : il faut cependant que tout cela ait un terme. Cyndercomb est de retour, aussi sombre, aussi pensif que de coutume. « Je voudrais poignarder cet hypocrite », ce mot sera bientôt à l'ordre du jour. Vous aurez de mes

nouvelles, dès qu'il se sera opéré quelques changemens.

Votre sincère

SILUS TITUS.

LETTRE XXXIX.

Le Colonel Titus au Colonel Gérard.

Janvier 1653.

Tout est fini, et les querelles se sont terminées absolument comme je l'avais prévu. Cromwell est notre souverain; ses créatures ont établi un nouveau système de gouvernement, qui le rendra plus despotique que ne le fut aucun prince avant lui.

Voici le milieu de décembre; Cromwell, qui devenait honteux de son nouveau Parlement, l'a forcé d'abdiquer volontairement entre ses mains l'autorité

qu'il en avait reçu. Quelques-uns de ces membres auraient désiré se refuser aux caprices de leur maître; à peine l'orateur eut-il quitté le fauteuil qu'ils en élurent un autre, et commencèrent à faire des protestations contre la conduite de leurs collègues; le général Harrison les encourage; ce général est celui qui, depuis quelque temps, commence à deviner les intentions arbitaires de Cromwell, et s'y oppose de tout son pouvoir. Je suis certain qu'il suivra constamment le même plan de conduite.

Lorsqu'on apprit ces nouvelles à Cromwell, il envoya le colonel White avec un détachement de cavalerie pour faire chasser de force ces réfractaires. Harrison fit des remontrances, et assura White « qu'on cherchait le Seigneur ». White lui répondit froidement qu'on pouvait le chercher ailleurs, puisqu'à sa connaissance le Seigneur

n'était pas entré dans le Parlement depuis plusieurs années. Harrison murmura, mais il fut forcé de se soumettre, et la conséquence de cet événement fut un décret ou une constitution par laquelle le scélérat Lambert confirma l'exclusion de la famille royale, en nommant Cromwell *Lord Protector*, avec plus de privilèges que n'en avaient même nos anciens rois. On lui donna le titre d'*Altesse*, et il fut en conséquence proclamé dans le royaume uni avec toutes les formes en usage pour le couronnement de nos souverains.

Cette farce méprisable n'a pas produit l'effet qu'on attendait; Cromwell en s'arrogeant ainsi une autorité qui coûta tant de temps, tant de trésors, tant de sang à détruire, accroit de beaucoup le nombre de ses ennemis; ses amis particuliers peuvent seuls approuver sa conduite; il en est plusieurs même qui

voyent avec dégoût son despotisme. L'on dit même tout bas que les membres de sa propre famille sont entièrement irrités contre lui. C'est tout ce qu'il peut faire que de leur tenir tête.

Il doit, vers le milieu du mois prochain, dîner dans la cité, sans doute avec beaucoup de solennité; mais son installation, qui sera fort pompeuse, aura bientôt lieu.

Que pensez-vous de tout cela; je crois, avec Shakespeare, que

Nos vieux habits nous vont mieux que les neufs.

Faites-moi savoir ce que font nos enfans.

Adieu, Silus Titus.

LETTRE XL.

Le général Harrison à son Excellence le Lord général Cromwell.

Je suis sans doute très-mortifié de me voir dans la nécessité de trouver à redire à la conduite de celui que j'avais cru le soutien des Pieux, et le fidèle serviteur du Seigneur. Qu'avons-nous fait, je vous en prie, pour vous faire abandonner ainsi la cause au moment même où elle avait le plus besoin d'être soutenue ?

Vous dites que le Seigneur vous a appelé au poste que vous venez d'occuper ; comment savez-vous cela ? Le Seigneur aura donc rejeté l'autorité tyrannique de Charles Stuart pour l'établir en votre personne ? ou n'a-t-il

détruit un *roi*, que pour faire de vous un *protecteur?*

Si le pouvoir suprême est mal placé entre les mains de l'un, il ne peut l'être bien entre celles d'un autre; si la dignité royale est une insulte tacite à la gloire et au pouvoir illimité du Seigneur, assurément le protectorat l'est tout autant.

Il est un fait bien connu, c'est que j'ai toujours été l'ami sincère et fidèle de votre excellence, que je vous ai soutenu de tout mon pouvoir dans chacune de vos entreprises, tant que je leur croyais pour but la gloire des saints et l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Or, aujourd'hui je m'aperçois que vous travaillez plutôt pour vos propres intérêts que pour la gloire du Seigneur, que vous n'avez cherché qu'à vous exalter avec impiété, vous ne trouverez donc pas étonnant que je vous

retire mes services. Je préfère l'honneur de servir le Seigneur, que vos prétentions offensent.

Il est encore temps de vous repentir, et je vous supplie pour l'amour du Seigneur de le faire. Si vous persistez dans votre orgueil, soyez certain qu'il existe en Angleterre plusieurs individus qui ne voudront reconnaître d'autre roi que le Seigneur, d'autre protecteur que l'assemblée de ses saints.

Votre ami et serviteur,

F. Harrison.

LETTRE XLI.

Le Lord Protecteur au Général Harrison.

Nous avons reçu votre lettre, et nous sommes sensiblement affectés de la perte

de vos loyaux services, quelque cause qui la motive, mais nous ne pouvons, dans cette circonstance, nous empêcher de croire que vous ayiez tort. Vous dites que le Seigneur ne nous a pas appelé au rang élevé que nous occupons; parler ainsi, c'est nier la puissance du Seigneur; car enfin il aurait permis ce qu'il n'aurait pas voulu! il a voulu rejeter Charles Stuart, et Charles a été rejeté; il nous a choisi, et nous régnons; non pour diminuer sa gloire, mais pour la manifester davantage dans les miracles qu'il a opérés pour nous et pour notre république.

Nous pourrions vous alléguer plusieurs autres raisons, si nous en avions le loisir; mais le fardeau pesant de l'État, dont il a plu au Seigneur de nous charger, nous empêche de perdre davantage un temps précieux. Nous vous prions donc de rester toujours notre

ami, et vous comme les autres, saurez que nous savons encore mieux récompenser que punir.

Nous prions le Seigneur de vous sauver et de vous éclairer.

OLIVIER.

LETTRE XLII.

Madame Fleetwood à son Epoux.

Janvier 1653.

Vous ne pouvez l'empêcher, dites-vous, fou! imbécille! triple drôle! vous me ferez perdre la tête! N'êtes-vous pas officier-général, aimé des soldats, respecté du peuple, un homme pieux? Vous rappelerai-je vos grandes liaisons? Essayez tout ce qui dépend de vous, et je suis assurée que vous réussirez. De quel droit lui ou tout autre

homme s'emparerait-il du pouvoir suprême? Le peuple seul doit jouir de l'autorité souveraine. Un *Protecteur*, sans doute! voilà une jolie manière de nous tromper en nous imposant un roi; mais cela ne sera pas, j'aimerais mieux voir votre poignard dans son cœur que le sceptre dans sa main. Comme l'hypocrite m'a trompée! Un Protecteur! Fleetwood, s'il est décidé à jouer le rôle de César, celui de Cassius vous reste.

Votre épouse,

FLEETWOOD.

CHAPITRE IV.

LETTRE XLIII.

Le Docteur Huet au Colonel Penruddock.

Mars 1653.

La fin de votre lettre, mon cher Penruddock, m'aurait amusé, si dans ces tristes temps, on était susceptible de distractions.

Vous détestez Cromwell, et vous dites que tandis que les gens de bien souffrent dans leurs propriétés, leur repos, leur existence, il est seul heureux et triomphant. Heureux! ô mon ami, si vous aviez été témoin de la scène qui s'est passée à la suite de sa pompeuse installation, vous auriez bientôt changé

d'avis, vous seriez convenu avec moi que l'aurore de sa grandeur est le commencement de son supplice.

Le jour fixé pour cette magnifique cérémonie, l'usurpateur, loin de paraître gai, était sombre et abattu; les derniers débats opiniâtres qui ont eu lieu entre lui et sa famille, n'ont fait qu'aigrir encore son caractère atrabilaire et morose. Il regardait tous ceux qui l'approchaient avec un œil de méfiance et de haine.

Objet de tant de cérémonies brillantes, entouré d'un cortège nombreux, vêtu des plus riches ornemens, l'usurpateur se tenait dans son fauteuil de parade comme un malheureux assassin, comme la misérable victime d'une sanglante ambition. Aucun sourire n'éclaircissait ses traits, plus que jamais empreints d'une morne sévérité. Il paraissait insensible aux acclamations du

peuple, ou, s'il y faisait attention, c'était pour les regarder sous leur vrai point de vue; il était persuadé qu'on témoignerait la même admiration, si ses bras se trouvaient chargés de fers, au lieu d'être entourés de la robe impériale, ou, s'il devait porter sa tête sur l'échafaud, au lieu de monter sur le trône. Une seule fois, il promena ses regards sur les galeries; je crois l'avoir vu tressaillir au même instant. Ses deux fils paraissaient près de lui, mais ils ne semblaient prendre aucune part à cette cérémonie; toutes ses filles étaient absentes. Claypole triomphait, tandis que les sombres regards de Desborough, de son frère, de Fleetwood, de Pride n'échappaient pas à mon observation, et que le sourire amer et ironique de Titus faisait au spectateur un millier de confidences.

Il passa par les formes avec autant

d'empressement que d'embarras; il tremblait en prêtant son serment, et dès que tout fut fini, il se retira promptement dans ses appartemens à Whitehall.

Là, entouré de ses crimes et de sa Cour, il tâcha de ranimer son courage, et de jouer le rôle d'un souverain. Il réussit, mais ce ne fut que pour un moment, son triomphe ne devait pas durer toujours. Dans l'instant même qu'il se rendait maître de ses esprits, sa charmante fille, mon Elizabeth se présenta d'un air majestueux, en s'approchant du siége du *protecteur*.

La foule des courtisans fit place sur-le-champ; l'un deux, plus complaisant que les autres, lui dit tout-bas qu'elle ne devait pas omettre la cérémonie de fléchir un genou, en s'approchant de Son Altesse. La réponse d'Elizabeth fut un regard. plein d'une majesté mêlée de mépris, qui rendit le sycophante muet

de honte et d'étonnement. Cependant elle s'approchait du trône d'un pas ferme, et se tenait dans le silence et immobile devant son père. Son air noble et les grâces de sa personne contrastaient infiniment avec la dignité factice et ridicule de Cromwell. Je vous apporte une pétition, monsieur, s'écria Elizabeth : j'aurais préféré vous la présenter dans un moment plus opportun sans doute, mais je n'ai pu me permettre de différer un seul instant, le délai même d'une heure eut été funeste.

Elle prononça ces paroles d'un ton si naturel, et avec si peu d'égards pour la haute dignité de son père, qu'il en parut mortifié.

Prenant donc un air de condescendance royale, il lui dit gaîment de faire sa demande, d'autant qu'il serait fort aise que le premier acte de son autorité fut une grâce à accorder.

Elizabeth ne parut nullement émue de l'observation de Cromwell; elle le regarda d'un air de pitié, et lui répondit avec la même tranquillité : « Je ne demande pas de grâce, je veux seulement qu'on me rende justice. Les chances de la guerre ont fait tomber entre vos mains le bagage de lord Wentworth, qui contient tous ses papiers; il en est de très-importans pour sa famille, je désire qu'on en fasse la restitution à ses frères; ils se sont adressés à moi pour la leur obtenir. Je ne demande pas mes lettres, vous en êtes le maître, vous y trouverez d'ailleurs peut-être quelques vérités utiles, vous y connaîtrez l'opinion que je me formais jadis de vos principes et de vos intentions. » Ici, Elizabeth s'arrêta pour un instant; le Protecteur demeura confondu, et ne répondit pas. Obtiendrai-je ma demande? reprit Elizabeth.

Le Protecteur se levant tâcha de prendre un air gracieux; il dit avec douceur à sa fille, que l'affaire était d'une trop haute importance pour être facilement accordée, et qu'il croyait que l'Etat aurait besoin de tous les papiers de lord Wentworth.

Elizabeth sourit de mépris. « L'État, répondit-elle, qu'a-t-il à faire de ma demande? qu'aurait-il à faire des misérables victimes de l'ambition. Rendez les papiers, mon père, et les lèvres d'Elizabeth vous béniront. »

Elle se mit à genoux, en prononçant ces paroles, et embrassa les pieds du tyran.

Cromwell tressaillit, il prévoyait l'effet probable de sa conduite; il résolut donc d'empêcher qui que ce fût de prendre part à cette affaire. « Tant que je tiendrai les rènes du gouvernement, s'écria-t-il, je n'honorerai de mes fa-

veurs l'ennemi de son pays, un traître, un parjure.

Elizabeth se leva tout aussitôt; mais la surprise qu'occasionna son mouvement fut bientôt effacée par de nouveaux sentimens d'alarme et de terreur, car Cromwell achevait à peine sa phrase, qu'un éclat de rire très-ironique se fit entendre dans la salle.

Olivier parut reconnaître ce son de voix; « même ici! murmurait-il entre ses dents, il me suit jusqu'ici! » Il promena lentement ses regards autour de la pièce, et les arrêta enfin sur la figure gigantesque d'un cavalier, qui, simplement habillé, mais le bonnet sur la tête, regardait fixement Cromwell.

L'usurpateur fut anéanti : il s'élança en criant presque de toutes ses forces : « Emparez-vous de lui, le scélérat! le traître! emparez-vous de lui; je vous l'ordonne. »

Cette scène extraordinaire fut suivie d'un profond silence; mais Harrison, qui était charmé, comme plusieurs autres, de voir l'orgueil de Cromwell humilié, prend la parole et rappelle à Son Altesse que personne n'avait le droit de s'emparer de cet homme, puisqu'on ne l'accusait d'aucun autre crime que de celui de garder son bonnet sur la tête, ce qui n'était pas certainement un crime de haute trahison.

Le Protecteur parut se calmer un peu, il n'accusa plus l'étranger, mais il se mêla parmi ses gens qui l'entouraient avec des mouvemens d'effroi qui disaient infiniment plus qu'il ne voulait déclarer. « Vous desirez qu'on vous rende les lettres de lord Wentworth, dit le cavalier d'un ton d'assurance et de dignité; mais apprenez, Elizabeth, que tant que vous n'emploierez que les

prières, vous ne les obtiendrez jamais. Olivier Cromwell en a besoin encore. »

Je fus vraiment pétrifié du langage décisif, du ton tranchant de ce cavalier, dont la personne m'était tout-à-fait inconnue, ainsi qu'à la presque totalité de l'assemblée.

Olivier reprit de nouveau courage, et paraissant dédaigner l'inconnu, il se retourna vers sa fille avec de violentes marques de déplaisir. « Je suis offensé de votre demande, lady Elizabeth, et sur-tout de la scène indécente à laquelle vous avez donné lieu, retirez-vous dans votre appartement, je ne rendrai pas ces lettres. « Vous les rendrez, s'écrie le cavalier, d'un ton calme et décidé. »

Olivier réfléchit; il regarda l'étranger, ensuite sa fille. Quelques réflexions pénibles semblaient tourmenter son cœur, il tâchait en vain de s'y sous-

traire; son agitation croissante, sa figure livide, ses lèvres tremblantes formaient un contraste très-étrange avec son costume et sa parure plus que royale.

« Ami de lord Wentworth, dit Elizabeth, en s'avançant vers l'étranger, d'un air de reconnaissance, recevez mes remercîmens. Vos vœux sont, comme vous le voyez, insuffisans; retirez-vous donc, mon ami, ce n'est pas à vous à ajouter aux peines d'Elizabeth. »

L'étranger fléchit devant Elizabeth sa tête altière. Il se disposait déjà même à se retirer, lorsqu'Olivier, reprenant ses sens, commanda avec emportement à ses gardes d'arrêter le cavalier qui s'était rendu coupable d'irrévérence envers la personne de Son Altesse.

Il allait être obéi, si Titus ne se fût élancé devant les gardes, en priant le Protecteur d'éxaucer sa prière. « Votre

Altesse ne peut pas oublier, dit le colonel, que c'est aujourd'hui même qu'elle a daigné prendre, à l'inexprimable satisfaction de toute l'Angleterre, les rènes du gouvernement de notre pays, et de ses indignes fils. Que dirait votre peuple, s'il apprenait que leur excellent Protecteur vient faire commencer son règne par un acte de sévérité? Un prince dont la clémence est si grande, qu'il se punirait plutôt lui-même, que le plus vil criminel! Nous vous prions donc, très-puissant Protecteur, de suivre les sentimens naturels de votre cœur, et de laisser partir ce pauvre pécheur sans le punir. »

Cromwell n'était pas assez stupide, pour ne pas sentir l'ironie piquante de Titus; mais, en même temps, trop rusé pour y faire attention, il feignit de pardonner, et l'on ordonna à l'étranger de se retirer.

Il obéit sur-le-champ; mais avec un mépris si marqué pour celui qui pardonnait, qu'Olivier aurait, je crois, volontiers résigné dans le moment son autorité, pour tirer vengeance de son ennemi; mais celui-ci, nullement ému de l'air ménaçant du Protecteur, sortit avec dignité de la salle, en fixant toujours sur lui son œil noir et perçant.

L'on m'a depuis appris que cet homme est ce même Cyndercomb, ce partisan de l'égalité, ce lieutenant que Cromwell avait fait réformer, et qui le déteste en conséquence.

On m'assure que le roi a passé sur le continent: que Dieu en soit loué; mais je n'ai pas eu de nouvelles de Wentworth.

Si votre plan doit être bientôt mis à exécution, je vous prie d'être très-circonspect; car Cromwell est fort bien gardé, et il n'est pas facile d'être admis

en sa présence. Ses gardes du corps sont doublés. Il prépare même un décret d'après lequel ce sera un crime de haute trahison que de songer seulement à sa mort. Un crime de haute trahison! quoi! de ne pas respecter celui qui frappa l'oint du Seigneur, Charles premier! Toujours le vôtre,

JOHN HUET.

CHAPITRE V.

Par la persévérance la plus infatigable, par une hypocrisie sans exemple, en répandant, sans remords et sans hésitation, des mers, des océans de sang, j'étais enfin parvenu au point que j'avais depuis si long-temps souhaité d'atteindre. Je n'avais pas encore, il est vrai, été salué du titre de roi. C'est en quoi mes voeux n'étaient pas entièrement comblés; mais j'avais tout le pouvoir de la royauté. Quelqu'horreur que la nation pût, en ce moment, témoigner pour ce titre, cependant je ne désespérais pas de pouvoir la vaincre avec le temps, et de m'asseoir ouvertement sur le trône de la maison des Stuarts.

Tout en m'occupant à consolider ma nouvelle autorité, en récompensant mes amis et en punissant mes ennemis, je trouvai bientôt, à mon grand détriment, que le nombre de ceux-ci outrepassoit infiniment mes calculs.

Il ne fallait pas espérer de trouver un seul ami parmi les royalistes, et je frissonnais de crainte en pensant que Wentworth et Randolph Grey, mes ennemis les plus acharnés, existaient encore, qu'ils n'attendaient que l'occasion de mettre leurs projets à exécution.

Les amis de l'égalité détestaient un prince usurpateur, puisqu'ils avaient cru que j'aurais introduit une égalité universelle dans la nation.

Les républicains me détestaient, parce que je les avais trahis, et les indépendans, parce que je les avais abandonnés; tandis que les royalistes ne voulaient reconnaître d'autre roi que

Charles ; les millenaires soutenaient les droits de Jésus, les presbytériens regardaient en riant mes souffrances ; enfin, pour mettre le comble à ma brillante misère, mes amis et ma propre famille conspiraient contre moi ou m'abandonaient, en me faisant des reproches. Lambert, Vane, Oveston et Rich attaquaient mon gouvernement, mettaient en doute mon autorité, en même temps que Wildman, Lilburn et Harrison tournaient en ridicule mon caractère, tant public que particulier, avec toute l'amertume de la satyre, et toute la rage de la haine.

Je tremblais en voyant mes ennemis se multiplier ; j'avais tout à craindre de l'inimitié de ceux qui s'acharnaient ainsi contre ma tranquillité, et je n'avais pas moins à redouter de la haine plus déclarée des royalistes, qui attentaient continuellement à mes jours. J'avais vu

combler mes vœux, et j'étais encore malheureux; j'étais devenu grand, sans cesser d'être misérable : tel est le prix du pouvoir, tels sont les sacrifices de l'ambition.

Tandis que mon esprit était agité par ces réflexions, presque toutes également pénibles, j'interceptai une lettre adressée au docteur Huet, de la part de son ami le colonel Gérard. Depuis la prise du bagage de Wentworth, j'avais constamment gardé, pour mon propre usage, les papiers de tous les prisonniers, et j'enlevais toutes les fois que cela m'était possible, ceux de mes amis et de mes courtisans. Par ce moyen je découvris plusieurs secrets, et souvent je fus instruit des projets de mes ennemis : ainsi cette mesure me devint-elle d'une grande utilité. Je connaissais Gérard pour un royaliste ferme et décidé, et j'avais de fortes raisons de soupçon-

ner Huet, qui avoit été l'ami de Charles premier, et le tuteur de Wentworth; il ne devait son salut qu'aux prières empressées d'Elizabeth. La lettre interceptée était ainsi conçue, et écrite en chiffres.

LETTRE XLIV.

1er Juillet.

Tout est prêt, mon cher ami; nous sommes tous bien déterminés, nous aurons chacun notre tour. Je vous envoie cette lettre par une voie sûre et fidèle, point de trahison à craindre; je vous ferai donc part de tout ce que j'ai à vous dire. Nous commencerons par faire soulever les royalistes partout où cela se pourra; si nous ne réussissons pas, nous aurons recours à des mesures plus certaines. Voisel et moi devons commencer;

si nous ne manquons pas notre coup, tant mieux ; mais dans tous les cas, il en reste beaucoup d'autres qui feront des tentatives après nous. Il faut espérer que le scélérat n'échappera pas à nos efforts réunis. Dans trois ou quatre jours ce sera une affaire finie. »

L'homme porteur de cette lettre et en qui Gérard avait mis toute sa confiance, s'est laissé gagner par l'or : il a trahi, son maître. Il m'a, par la suite, rendu beaucoup de services de cette même espèce. Je fus très-content de ma découverte, non-seulement parce qu'elle servait à convaincre le public que mes craintes étaient fondées, mais encore, parce que je me vengeais de Titus, que je détestais, et dont Gérard étoit l'ami intime.

Je pris mes mesures avec calme, et je les combinai si bien que les conspirateurs furent publiquement exécutés

comme traîtres, le jour même qu'ils avaient choisi pour m'assassiner.

Mais je ne goûtai pas une satisfaction durable de cette punition de mes ennemis; le nombre en augmentait à chaque instant, et je fus forcé de m'attacher aux devoirs de ma dignité, pour distraire mon propre esprit et celui du peuple de ces scènes de sang et d'horreur.

La guerre heureuse que je faisois aux Hollandois, les victoires multipliées du vaillant Blake, et la paix avantageuse que je venais de conclure avec eux, n'avaient pas pu me procurer la faveur populaire. Les Quakers eux-mêmes s'élevèrent contre moi; et quoique je visse mon autorité bien consolidée, j'avais tout à craindre pour ma vie, qui ne pouvait jamais être à l'abri du poignard de l'assassin.

Le 3 septembre 1654, jour qui m'a-

vait été jusqu'à présent si fortuné, je convoquai le Parlement, et je me rendis au milieu de lui avec la même pompe qu'étalaient les rois d'Angleterre; et quoique je n'épargnasse ni la persécution, ni les menaces, pour le faire fléchir sous mon joug et le rendre favorable, cependant même ces hommes, les créatures de ma puissance, me disputaient mon autorité, et en mirent la légitimité en question. Les débats prirent enfin une si mauvaise tournure, que je fus contraint de les terminer par la force, et de chasser tous ceux qui ne voulurent pas jurer de reconnaître mon autorité, et prêter serment de ne plus chercher à introduire de changemens dans la constitution.

Plusieurs membres se soumirent, mais d'autres se montrèrent réfractaires, au point de se faire chasser de la chambre. Je fis mettre Harrison sous

la surveillance d'une compagnie de cavalerie. J'eus beaucoup à souffrir encore de la part de ceux qui avaient signé la déclaration; car ils essayèrent bientôt de l'annuler, s'opposèrent constamment à ma volonté, en refusant de confirmer mes droits à lever des taxes. Je n'osais pas suivre entièrement les mouvemens d'indignation dont je me sentais animé; car je leur aurais bien fait connaître l'étendue de mon pouvoir; mais c'est au milieu de ces vexations que je réfléchissais souvent au sort de Charles premier.

LETTRE XLV.

Le Colonel Titus au Docteur Huet.

Janvier 1654.

Je viens de recevoir avec reconnaissance, mon cher docteur, votre lettre

de consolation : je ne l'aurais pas laissée sans réponse depuis si long-temps, si je n'eusse pas eu des occupations particulières très-sérieuses. Vous avez raison, mon ami ; je ne veux pas perdre beaucoup de temps à déplorer le sort du pauvre Gérard ; mais je dois m'occuper des moyens de le venger. Il est cependant encore moins malheureux que son assassin dont les dangers et les soucis s'accroissent à chaque instant. Fatigué des reproches de ses fils, il a renvoyé le vertueux Richard chez lui, et le sir Henri en Irlande : il ne pouvait pas supporter le contraste perpétuel de leur conduite avec la sienne. Consolez-vous avec moi, mon cher Huet, car il reste encore bien des royalistes dont les épées sont aussi tranchantes que celle de Gérard, et seront, je l'espère, plus heureuses. March est choisi pour l'exécution du premier plan que nous avons

formé, et Wildman vient en même temps de publier sa « Déclaration du « Peuple d'Angleterre maintenant en » armes contre le tyran Olivier Crom- « well Esq. » C'est un excellent ouvrage dans son genre ; on le lit, et partout on l'approuve ; l'hypocrisie du *sanglant renard* de l'Angleterre y est peinte sous des couleurs effrayantes.

Que le ciel daigne nous accorder des temps plus heureux! Je ne veux pas tirer l'épée; mais le tyran s'apercevra bien que je sais manier la plume. Le vôtre pour toujours.

SILUS TITUS.

LETTRE XLVI.

Lady Fairfax au Docteur Huet, à Cheshunt.

Londres, Février 1654.

Je m'empresse, mon cher Huet, de profiter de la première occasion pour vous instruire de tout ce qui intéresse notre famille, et sur-tout notre cher ange souffrant. Claypole l'aime très-certainement, et c'est une consolation; car on la traite en conséquence avec plus d'indulgence que toute autre femme de ma connaissance : mais aussi où trouver une autre Elizabeth ?

Les obsèques de la mère de Son Altesse ont, je crois, eu lieu avant votre départ. Quelle pompe insensée ! La maitresse d'une brasserie d'Huntingdon vient d'être enterrée comme une reine d'Angleterre !

Je suis perpétuellement en querelle avec mon époux au sujet de sa confiance aveugle; mais ses réponses me font perdre la tête. « Il est vrai, dit-il, que Cromwell m'a trompé, cependant il n'est personne de plus digne que lui de remplir le poste éminent qu'il s'est approprié ».

Mais vous demandez des nouvelles de famille. Eh bien, le Protecteur vient de déclarer au Parlement qu'on ourdissoit une nouvelle conspiration contre lui (ces gens maladroits manquent toujours leur coup); on n'a pas eu l'air de le croire, et il montre en conséquence beaucoup d'humeur. Il est quelquefois comique, au point de devenir bouffon; mais cela me déplaît à voir; c'est la gaieté d'un tigre.

Henri a beaucoup perdu de sa première vivacité, si je puis en juger par ses lettres. Richard est à peu près le

même; heureux dans l'obscurité, il fuit le crime et ses remords.

Madame, l'épouse du Protecteur est enchantée de sa haute dignité; mais, craignant les efforts continuels des royalistes, elle conseille à son mari de l'abdiquer; celui-ci répond, avec sa politesse ordinaire, qu'elle est folle!

Elizabeth languit toujours; mais elle se propose encore d'avoir le courage d'assister aux mariages de ses deux sœurs; l'une d'elles épousera lord Frnconberg, l'autre le jeune Rrich, petit-fils du lord Wenwich : je crois que ces filles ne desirent de se marier, que dans le seul espoir de rattacher leurs époux à la cause royale.

Madame Fleetwood a quitté sa famille; elle ne peut souffrir que son frère se soit arrogé l'autorité royale, et elle ne lui a presque point parlé depuis.

Claypole seul paraît attaché à Son

Altesse ; je le trouve plus aimable depuis son mariage avec Elizabeth. Vous avez appris qu'il lui a permis de demander les papiers de lord Wentworth. C'était très-généreux de sa part ; et il cherche ainsi à atténuer, en quelque sorte, la conduite infâme qu'on a tenue vis-à-vis de cet infortuné jeune homme.

L'on fait courir, depuis quelque temps, le bruit de sa mort ; mais j'ai eu soin de ne pas le laisser parvenir aux oreilles d'Elizabeth. Cependant la nouvelle acquiert plus de probabilité, puisque vous ignorez vous-même ce qu'il est devenu.

Quoique votre retour, mon cher Huet, me causerait le plus sensible plaisir, je ne vous presse cependant pas de revenir. L'opinion de tous vos amis est que le Protecteur vous soupçonne toujours. Vous êtes en sûreté à Ches-

hunt; Richard vous y protégera, mais vous seriez en danger à la Cour.

Votre amie, ... FAIRFAX.

CHAPITRE VI.

Les conquêtes glorieuses que faisait en Espagne le vaillant Blake m'offrirent quelque adoucissement à mes peines; mais ce ne fut-là qu'une jouissance passagère; quoique les Espagnols, fiers et courageux, eussent été cruellement humiliés, ils ne laissèrent pas de respecter toujours la cause royale, qui comptoit de jour en jour de plus nombreux partisans.

Le meurtre d'Ascham, mon envoyé, l'impunité des assassins, le peu d'attention qu'on fit à mes plaintes, me firent voir clairement sous quel jour incertain l'on envisageait mon autorité usurpée.

Au milieu de ces réflexions pénibles, j'appris que sir Joseph Wagstaffe et le colonel Penruddock s'étaient ouvertement révoltés contre mon autorité; qu'ayant fait marcher deux cents cavaliers dans la ville de Salisbury, ils avaient emprisonné les officiers publics et proclamé Charles II.

Cet événement eut lieu au mois de mars, et au mois de mai suivant, ils payèrent de leurs têtes leur loyauté. Mais ces exécutions, loin d'assurer l'inviolabilité de ma personne, ne faisoient que m'exposer à de plus grands dangers. Je m'en aperçus très-bien, et la paix que je venais de conclure avec la France, me donna le loisir de chercher à me rendre mes ennemis mêmes favorables. Je flattai les hommes de tous les rangs et de tous les partis; je priai, je pleurai; enfin, je déclarai que le fardeau du gouvernement était trop pesant pour

mes épaules, et que je le déposerais volontiers, si je croyais que mon abdication pût faire le bien du peuple.

En observant l'enthousiasme des uns, l'opposition bruyante des autres, je pensais aux souffrances de Charles Ier., dont j'avais envié le sort; connaissant la haine et les soupçons de ceux qui m'avaient autrefois divinisé, et le peu de bonheur que je venais d'acheter si chèrement, tout mon courage m'abandonnait, je devenais la victime de mes remords. Au reste, ces sentimens pénibles ne produisirent en moi aucun changement d'existence, je regrettais mes crimes, non quant à leurs effets vis-à-vis des autres, mais à cause des suites qu'ils avaient eues pour moi-même; et bien loin de céder à mon maître légitime son sceptre teint de sang, je réfléchissais aux moyens de me l'assurer davantage, de dérober, sous le

nom toujours révéré de roi, la nullité de mes titres et l'angoisse de mon cœur.

Je m'étais imaginé qu'en plaçant sur mon front, sillonné par les soucis, la couronne des rois d'Angleterre, je rétablirais toutes choses dans leur ancien ordre; qu'en rappelant la noblesse et lui rendant ses priviléges, je l'attacherais à mon service par la reconnaissance, et couvrirais le vice d'un titre qu'il deviendrait de son intérêt de défendre.

Mais je devais encore trouver de l'opposition sur ce point; tous les membres de ma famille se jetèrent à mes pieds pour me détourner de ce dessein. Le colonel Pride, que j'avais fait chevalier, présenta une pétition de l'armée, pour réclamer hautement contre le titre de roi. Ainsi, quoique les représentans de la nation, le Parlement d'Angleterre, m'eussent offert la couronne de la manière la plus solennelle, en me pressant

de l'accepter, je fus forcé, malgré mes désirs les plus ardens, de la refuser, par les menaces ouvertes de Fleetwood et de Derborough, mes beau-fils et beau-frère, que j'avais toujours regardés tous deux comme mes amis.

C'est ainsi que, perpétuellement tourmenté, soit par mes amis, soit par mes ennemis, je menais une vie misérable; évidemment condamné par tout le monde, quoique au sein d'une magnificence despotique, quoique entouré d'une multitude de flatteurs.

LETTRE XLVII.

Le Colonel Titus au Docteur Huet.

29 Décembre 1656.

Non, mon cher Huet, il ne faut pas penser à revenir au milieu de cette confusion et de cette anarchie : Olivier

vous sonpçonne, c'en est assez pour faire signer l'arrêt de votre mort.

Il me soupçonne moi-même, mais non pas autant que vous; ne soyez pas cependant inquiet de moi; si je me trouve pressé par le danger, je me cacherai dans quelque logement obscur de Londres, et je changerai de nom. J'ai été jusqu'ici beaucoup trop fin pour le tyran; voilà pourquoi nous ne sommes pas bien ensemble.

Avant que le pauvre Gérard ne se lançât dans sa dangereuse entreprise, averti par l'exemple de lord Wentworth, il m'envoya tous ses papiers, en me priant de les garder s'il venait à succomber. Penruddock a fait de même; ils ont ainsi trompé en partie la vengeance du tyran, puisque sans le secours de leurs papiers, il n'a pu me convaincre de haute trahison, ce qu'il espérait pouvoir faire d'après des lettres

que je leur avais écrites pendant la longue durée de notre amitié.

Vous croyant maintenant, mon cher Huet, plus en sûreté que je ne le suis moi-même, je vous envoie ces papiers; ils seront mieux cachés dans votre retraite qu'à Londres.

Vous avez sans doute entendu parler de l'effort fait par ce coquin de Pack, pour décider le Parlement à offrir la couronne à Cromwell, et ce Parlement également servile a consenti à tout, croyant sans doute avoir tout à craindre du ressentiment du tyran.

Il est évident que personne ne désire un pareil changement; si bien que le comité même, chargé d'y déterminer le Protecteur, s'y prend très-froidement. Whitelock est président; et il est assez singulier de l'entendre raisonner pour faire accepter la couronne à Cromwell,

de la même manière que celui-ci faisait il y a deux ans.

Ma vengeance est en partie assouvie. Quelque désir qu'en ait Cromwell, il n'osera pas accepter la couronne. Je jouis de sa peine et de son irrésolution. Depuis un an, il fait sa cour à tous les partis sans distinction; il parle le jargon des enthousiastes et applaudit à leurs rêveries.

Plusieurs de ces insensés ont eu des audiences particulières de Son Altesse, qui les régale tantôt des plaisanteries les plus grossières, tantôt de prières et de sermons à sa mode. Leur principale occupation est de découvrir le moment précis de leur importante régénération. Cette recherche fait, je vous assure, le sujet d'une grande discussion, comme s'il importait au monde de savoir l'heure où quelques individus obscurs sont devenus de grands fous.

Malgré toute cette apparence de tranquillité qu'il affecte, il n'est pas difficile de voir que Cromwell n'est qu'un pauvre diable. Il est bien changé depuis son protectorat : avant cette époque, sa gaieté grossière était quelquefois naturelle: avait-il réussi dans quelque entreprise dangereuse, il faisait éclater sa joie de la manière la plus bruyante.

Quand la mort du dernier roi fut décidée, Cromwell tenant sa plume à la main, ne voulût pas signer qu'il n'eût d'abord barbouillé la figure de Martin, qui était auprès de lui : Martin, ayant à son tour pris la plume, fit à Cromwell la même singerie.

On discutait en grand conseil les bases du gouvernement des trois royaumes. Ludlow eut quelque altercation avec Olivier, qui prit aussitôt un coussin et le lui jeta à la tête; Ludlow renvoya au

général son compliment, et le fit presque culbuter dans l'escalier.

Aujourd'hui quoique Cromwell offre toujours quelques signes de son ancienne gaieté, tous ceux qui le connaissent s'aperçoivent bien que cette gaieté n'est vraiment que factice. Comment pourrait-elle venir du cœur?

Il n'osera pas, j'en suis sûr, accepter la couronne; je suis très-aise de voir qu'il se soit donné beaucoup de peines et rendu fort ridicule pour rien.

Depuis le jour que Cyndercomb l'a si extravagamment bravé dans son palais, il l'a cherché par tout, sans doute dans l'intention de s'en défaire. Comme partisan de l'égalité, Cyndercomb a perdu son grade d'officier. Il n'est plus assujetti qu'au pouvoir civil, en conséquence, la haine personnelle de Cromwell doit se contenter d'une vengeance particulière.

Cyndercomb sera néanmoins trop rusé pour lui, et à moins qu'il ne s'engage dans quelque conspiration, ce dont je ne doute pas, le Protecteur ne saura l'atteindre. Tous deux paraissent se détester mortellement. Le jour de son installation, Cromwell a bien reconnu son ennemi; cette circonstance m'a beaucoup étonné, j'ignorais qu'ils se fussent vus auparavant.

On ne parle plus ici, depuis quelques jours, que de James Nayler; ce fou se faisait passer pour le Messie, et cherchait en conséquence à l'imiter dans toutes ses actions. — Le misérable a été mis au carcan, fouetté, on lui a de plus percé la langue. Ces petites corrections, jointes à quelques mois de prison à Bridewell, lui donneront sans doute des sentimens plus humbles.

Fleetwood et Desborough ont déclaré, dit-on, leur intention d'abandonner

tout-à-fait le Protecteur, s'il accepte le titre de roi; la pétition de Pride vient d'être présentée. Bravo! nous allons voir de belles choses.

Adieu, SILUS TITUS.

LETTRE XLVIII.

Elizabeth Claypole au Docteur Huet.

Décembre 1656.

JE me sens bien mal, mon cher ami; cependant je prends la plume; hélas! je suis si malheureuse. Tout ce que j'entends m'effraie; et c'est à moi d'abord que toutes les mauvaises nouvelles s'adressent. L'on dit qu'il court un bruit horrible, mais il ne faut pas vous imaginer que j'y ajoute foi; oh! non, mais je vous écris pour vous avertir de ce que l'on dit, et pour avoir le plaisir de

dire à ces êtres calomniateurs « lui-même m'assure le contraire, puis-je vous croire. »

Je frémis en songeant aux outrages dont vous avez été la victime, vos terres ont été dévastées, votre personne maltraitée, votre caractère noirci, vos amis ruinés. Je sais tout cela, je sens tout le ressentiment que vous devez nourrir dans votre sein et les conseils qu'inspirent naturellement la vengeance. Certaines gens, persuadés de toutes ces vérités, vous croyent aussi faible de nature qu'eux-mêmes; ils vous prêtent les intentions qu'ils auraient, se trouvant à votre place : on oublie votre âge respectable, votre caractère sacré, ces considérations qui seules retiendraient votre bras levé sur le sein de mon père.

Cette dernière expression me fait honte, mais je ne veux pas l'effacer ; non, cette image sera présente à vos

regards, et votre réponse rendra la paix au cœur agité d'Elizabeth.

Une conspiration contre mon père, et dont vous seriez le chef! non, je n'y croirai jamais, cela est impossible: vous ne voudriez pas ma mort, car ce n'est pas lui, victime supposée, que votre poignard atteindrait, vous perceriez le cœur d'Elizabeth. Il n'est pas de châtiment plus terrible que celui du ciel, abandonnez-le donc à la justice divine: épargnez-le, vous dis-je; mon père est déjà suffisamment affligé. Son cœur ne connaît plus que le remords; le sourire ne brille plus sur ses lèvres, tout le monde l'abandonne; son enfant seul lui reste fidèle, et cet enfant, c'est moi; ne dois-je pas plaider pour lui? C'est pour la vie d'un père, qui pendant mon enfance. . . . qui même en ce moment me regarde comme son unique consolation. Ah! je vous en supplie,

épargnez Cromwell; la main du Tout-Puissant s'appesantit sur lui, défendez-le donc de celle des hommes; hélas, et vous-même, si vous veniez à échouer dans votre complot... Réfléchissez au danger que je cours, si vous ne voulez songer au vôtre: faudrait-il vous voir exposé à la vengeance des lois? non, vous causeriez mon trépas: sauvez-moi donc en vous sauvant vous-même! mais, que dis-je! je vous parle, comme si je croyais à tout ce que j'écris. Mais non, je ne sais rien, je n'ai que des soupçons, je suis malade; ma tête s'égare, ma main tremble, je ne puis achever... Mon père, conservez votre enfant

ELIZABETH.

LETTRE XLIX.

Le Docteur Huet à Elizabeth Claypole.

Décembre 1656.

Soyez tranquille, mon enfant; pour tous les trésors de l'Angleterre, pour tous les royaumes de l'univers, je ne voudrais pas augmenter vos douleurs.

Je ne fais partie d'aucune conspiration contre votre père, et ce n'est pas non plus mon intention; néanmoins mes liaisons peuvent m'exposer aux soupçons, au danger, à la mort même; soit, j'ai peu de choses à espérer dans cette vie; mais il n'en est point ainsi dans l'autre. Adieu,

John Huet.

LETTRE L.

Cyndercomb à son ami Titus.

Janvier 1657.

Ne soyez pas étonné de recevoir ce paquet de Titus : il vous vient de la part de l'homme dont vous n'aurez peut-être jamais d'autres nouvelles ; mais qui veut vous prouver que ses actions ne démentent pas ses paroles. S'il vient à manquer la grande entreprise qu'il médite, c'est que le destin et l'enfer se ligueront contre lui.

Je ne saurais supporter plus longtemps ces contrariétés si multipliées : l'assassin a échappé mille fois à ma vengeance, au moment même où je la croyais assurée. Persuadé que sa mauvaise étoile le livrait à mon poignard,

je le vois soudain préservé par les incidens les plus singuliers, et arraché au tombeau que ma main lui avait creusé.

Je devrais écrire avec calme et précision les faits qui sont destinés à remplir un jour la page pompeuse de l'histoire : je serai modéré, non pas avec l'espoir que les hommes voudront, dans les siècles à venir, révérer ma mémoire, comme le vengeur de la liberté anglaise et le destructeur des tyrans ! Non, car je prévois que si je venais à manquer mon but, le jugement de la postérité me traiterait de scélérat, digne de l'échafaud sur lequel je serais mort. Ce n'est pas assez d'entreprendre de grandes choses, il faut aussi réussir pour devenir un héros. Ce n'est donc pas la vanité qui m'engage à parler de mes souhaits ; je désire seulement que la postérité, en me plaçant vis-à-vis de ma victime, ne condamne pas ma haine

contre celui dont les crimes affligent l'univers.

Le mois dernier, j'ai eu beaucoup de peine à éviter les piéges et les recherches de Cromwell. J'y ai parfaitement réussi : je me tenais dans des endroits où il n'aurait jamais eu la pensée de me trouver ; sous le toît de son propre palais, au milieu de ses serviteurs. Souvent, lorsque je me trouvais auprès de lui, je me suis vu tenté de me précipiter sur son sein, et de l'envoyer lui-même dans l'autre monde, pour recevoir les malédictions de tant de milliers de victimes ; mais j'ai retenu mon bras, craignant, seul, d'être accablé trop promptement par le nombre des gens qui auraient tenté de voler à son secours.

Au reste, je n'ai pas perdu mon temps dans son ; palais j'ai séduit sa compagnie des gardes du corps favorite : elle se

compose des partisans d'Elizabeth, que le nom de Cyndercomb a remplis d'émulation et de courage. Ils ont juré de vivre et de mourir avec moi.

Mercredi dernier, ils étaient de garde autour de la voiture du tyran, qui devait se rendre à une de ses maisons de campagne. L'on était convenu de me procurer un uniforme; je devais me mêler parmi ses gardes et donner le signal de sa mort, en remettant mon sabre dans son fourreau.

J'attendais, avec la plus vive impatience, l'arrivée de la voiture qui allait servir au Protecteur pour faire son voyage; le dernier sans doute. Cette pensée redoubla mon courage; je sentais le sourire du contentement se répandre sur mes sombres traits. J'aperçus enfin, du lieu de ma retraite, la voiture désirée. Je me plaçai auprès d'une des fenêtres du palais, en atten-

dant les gardes. La foule qui se répandait autour des portes, retarda l'apparition de Cromwell; car son ame timide craignant un ennemi dans chacun des spectateurs, croyait voir un poignard dans chaque main. Enfin, il arrive. L'assassin de Charles Ier. descendait lentement les marches du palais, en regardant avec inquiétude tout autour de lui; enfin, il s'approche de la voiture; mais s'arrêtant un peu, comme pour réfléchir, il mit le pied sur la roue et s'apprêtait à monter. Je souris de nouveau. Soudain il tressaille, retire son pied, et rentre dans son palais. « Je ne veux plus aller aujourd'hui, dit-il, chez Fleetwood; je ne me porte pas bien ».

Sans doute qu'en ce moment son ame fut oppressée, qu'un pressentiment de malheur vint l'agiter; mais l'instant d'après, il parut honteux de ses ter-

reurs; et lorsque Fleetwood eût averti Son Altesse qu'on l'attendait, il monta dans la voiture et partit.

Je me rendis promptement où je comptais l'atteindre; les chevaux allaient lentement, et j'eus tout le temps d'examiner si mes compagnons m'attendaient : je fus surpris de ne pas les apercevoir; mais mon étonnement redoubla bien davantage en voyant, non pas mes amis, mais une autre troupe; la garde avait été tout-à-coup changée avant le départ.

Prévoyant la nécessité de me tenir sur mes gardes, je retournai de suite à Londres, et j'appris de Cécile, que mon ami le Protecteur, quelques minutes avant de partir, avait contremandé sa garde favorite, et donné ordre qu'une autre le suivît.

Après quelques réflexions nous trouvâmes que cette action n'était pas le

résultat de quelques soupçons particuliers, mais bien celui du systême que le tyran avait de tenir ses gens dans l'ignorance de ses véritables intentions jusqu'au dernier moment, et de déjouer ainsi tous les complots qu'on pouvait tenter pour sa destruction.

Convaincu, d'après cet événement, que tous les plans de cette espèce pourraient échouer de même, je résolus de porter tout seul le premier coup, sachant bien que la force de mon propre bras me servirait mieux que le secours des autres.

Pendant l'espace d'une semaine, qui me parut bien longue, j'attendais avec impatience une occasion; enfin elle se présenta, et je me livrais avec transport à la pensée, que je ne pouvais plus manquer de réussir.

Le Protecteur devait souper chez lady Claypole : entre les appartemens

de cette dame et ceux du Protecteur, se trouvait un long passage noir, qu'il lui fallait nécessairement traverser ; il ne se faisait accompagner ordinairement dans cet endroit que d'un seul serviteur, qui le précédait ; car il se rendait toujours sans étiquette près de cette fille bien aimée. Cécile devait cette fois-ci l'accompagner ; il me cacha dans le passage, sitôt que le Protecteur se fut rendu chez Elizabeth. Nous convînmes que, lorsque Olivier s'en retournerait, arrivé au passage, Cécile éteindrait sa lampe, et, pour l'aller allumer, me laisserait tête à tête avec Cromwell dans l'obscurité ; c'est alors que je devais poignarder le tyran.

La nuit vint trop lentement au gré de mes désirs. Je fus au rendez-vous dans le délire de la joie. J'attendis près de deux heures. En toute autre occasion, je me serais plaint amèrement,

je n'aurais pu supporter la contrainte de l'attitude qu'il me fallait prendre; mais je ne me sentais ici ni fatigué, ni peiné; j'étais sur le point de cueillir le fruit, la récompense de mes travaux et de mes dangers : cette idée ranimait mon courage.

Deux heures s'étaient écoulées; déjà le moment de son retour approchait; je sentis mon sang circuler avec plus de vivacité dans mes veines, et mon cœur palpita. J'écoutais attentivement le moindre bruit, craignant que le premier mouvement du tyran ne m'échappât.

J'ai enfin entendu la voix de Cecile : il parlait au Protecteur qui le suivait à quelque distance. « Je n'aime pas cette « obscurité, disait ce dernier, en s'a- « vançant; qu'on éclaire ces chambres, « non, non, je n'aime pas cette obscu- « rité. » Misérable! pensais-je en moi-

même, comment vas-tu donc trouver celle dans laquelle je vais te plonger ? »

Ils s'avançaient toujours, mais très-lentement ; enfin ils entrèrent dans le passage. Cécile doubla le pas, et en approchant de l'endroit où j'étais caché, il poussa un grand soupir, et laissa tomber la lampe de ses mains. Cromwell s'arrêta, et je m'avançai pour l'écouter. Il se trouvait à un bout du passage et moi à l'autre ; j'attendais avec impatience qu'il vînt de mon côté ; effrayé de cette obscurité, il appelle soudain Cécile. Cette exclamation fut suivie d'un profond silence ; mais bientôt après, je reconnus par le bruit de sa robe que mon ennemi s'était mis à marcher. Je ne pouvais pourtant distinguer s'il s'avançait ou s'il reculait ; toutefois je me tenais prêt à le recevoir, mon poignard à la main, et au beau milieu du passage. Cromwell, le scélé-

rat, l'assassin, marchait sur les bords de l'abyme! Encore un pas, et je l'y plongeais pour toujours. J'écoutais de toutes mes oreilles, irrité de son retardement, les plus faibles sons de ses mouvemens. Je fus enfin convaincu qu'il se retirait vers les appartemens de Madame Claypole, et je crus nécessaire de l'en empêcher : je le suivis donc rapidement, mais avec le moins de bruit possible. Il m'entendit et s'arrêta de nouveau pour écouter. Je restai en place de même, et, me croyant très-près de lui, j'étendis le bras en tâtonnant tout autour de moi pour m'assurer de sa position, et frapper avec force et certitude. Je ne le touchais pas encore; cependant je crus distinguer sa figure dans l'obscurité. M'étant alors assuré sur mes pieds, je frappai avec violence l'ombre que je prenais pour lui. Hélas! ce n'était qu'une ombre, je n'avais percé que l'air. « Qui va-

là? s'écrie le Protecteur. De qui est ce pas que j'entends si près de moi? « C'est le mien, mon père, répondit une voix douce. J'ai cru vous entendre parler, et j'ai quitté ma chambre pour vous suivre; mais pourquoi êtes-vous seul et dans l'obscurité? je retournerai chercher une lumière. »

Déjà mon espoir renaissait : je désirais ardemment l'éloignement d'Elizabeth; car je ne pouvais me décider à frapper un père en présence de sa fille. Mais il parut avoir deviné ma pensée; car s'étant avancé vers le son de la voix, il répondit promptement : « Non, non, conduisez-moi maintenant dans ma chambre, mon enfant, je n'aime pas cette obscurité; il me semble avoir entendu d'autres pas que les vôtres dans cet appartement; je ne veux point demeurer ici plus long-temps. « Appelez donc, dit-elle, quelques-uns de vos

serviteurs vous entendront et vous apporteront des lumières. « Non, non, répondit-il, je ne veux pas m'exposer en cet état aux regards de mes gens; ils croiraient que je crains l'obscurité; non, accompagnez-moi dans ma chambre. »

Maudite poltronnerie! s'il fût tombé sous mon poignard, je me serais applaudi de cet acte de justice; je l'eusse moins haï de m'avoir fourni l'occasion de me venger.

Je m'en retournai lentement devant eux jusqu'à ma première retraite, et là j'attendis tranquillement qu'ils fussent passés. Ils ont effectivement passé; mon plus mortel ennemi s'est trouvé près de moi, sans armes, sans protection, et cependant je ne pouvais le frapper; sa robe même venait effleurer ma tête et mon bras; je tenais à la main mon poignard, et cependant je n'osai

m'en servir. Trois fois je levai le bras, mais je n'étais pas sûr de la place où je frapperais, et je tremblais que le hasard ne conduisit le coup dans le sein innocent d'Elizabeth. Non, non, jamais, femme intéressante, jamais mon bras ne s'égarera au point de blesser ton sein de neige.

Je me suis livré au désespoir d'avoir vu ma victime m'échapper. Mais je n'ai point perdu de temps en vaines jérémiades; j'ai de suite conçu un autre projet avec mes associés, et cette nuit l'on doit m'introduire dans la chambre de Cromwell. Je ne veux pas me flatter d'avance, ni me répandre en sottes menaces; je dis seulement que je suis impatient de me trouver à ce nouveau poste.

La nuit s'approche, Titus; je pars, je vous envoie ces papiers avec plusieurs autres, ayez-en le plus grand soin, je

vous en charge; je vais à la mort, mais de qui? est-ce à la sienne ou à la mienne? le sort en décidera. Eh bien, je ne murmurerai pas. Si le soleil luit demain pour moi, je vous reverrai; si je suis enfermé dans les murailles de quelque donjon, je mourrai, soyez-en certain, comme j'ai vécu; je me rirai des tyrans jusqu'à mes derniers momens. O sort! si je dois périr, fais au moins que je l'entraîne avec moi dans la tomba, et je mourrai content! —

CHAPITRE VII.

Son Altesse ne se porte pas bien et elle est fort occupée, dit le jeune Rich à l'un des dragons de l'antichambre, qui insistait beaucoup pour me présenter une pétition : « Mon ami, Son Altesse ne se porte véritablement pas bien, elle ne peut pas vous voir maintenant. » Le Protecteur se porterait encore plus mal, s'il ne veut me parler, répondit le soldat avec humeur ; « j'ai des affaires pressantes à lui communiquer, et il faut que je le voye. »

« Ne vous rendez donc pas insupportable, répliqua mon gendre, Son Altesse vous écoutera demain sans doute. »

Il sera trop tard demain, tant pour

elle que pour moi, répondit le soldat, « Cromwell ne pourra demain recevoir la pétition qu'il refuse d'accepter aujourd'hui ; je vous souhaite le bon soir, seigneur. J'ai voulu rendre à Son Altesse un plus grand service qu'à moi-même, mais elle ne veut pas me le permettre. »

J'avais entendu toute cette conversation qui m'étonna beaucoup, mais les dernières paroles du soldat me décidèrent à l'écouter.

On l'introduisit aussitôt dans mon appartement où j'étais seul. Il prit le ton le plus humble, il tremblait en me demandant grâce pour sa tête inutile sans doute pour l'Etat, mais pour lui fort précieuse, qu'il desirait sauver, aux dépens de tant d'individus, dont le moindre valait dix fois plus que lui.

Je l'écoutai avec empressement, tan-

dis qu'il me détaillait la conspiration de Cyndercomb. Je frissonnai d'horreur en apprenant le danger que je venais de courir, et celui dont j'étais encore menacé. Je me rappelais cette nuit pendant laquelle je me trouvais si près de lui dans le passage, et mon cœur se soulevait en réfléchissant que sa maudite haleine avait souillé l'air que je respirais dans ces lieux étroits. Ah! que je maudissais cette barbare précaution de suivre mes pas pour trancher le fil de mes jours! Que lui avais-je fait, pour mériter une pareille vengeance? La loi l'avait sans doute condamné, mais ce n'était pas ma faute.

Il périra le scélérat! ses heures sont comptées; à l'instant même il sera plongé au fond d'un noir cachot.

Mes gardes eurent beaucoup de peine à se saisir de sa personne, lorsque son complice les eût conduit au lieu de sa

retraite. Il s'élança comme un lion sur ce traître, et lui plongea son poignard dans le cœur. Il se défendit ensuite en désespéré, jusqu'à ce qu'il fût enfin accablé par le nombre et chargé de fers. Mais quel regard de satisfaction il jeta sur le corps de sa victime.

La journée suivante fut consacrée toute entière à l'examen approfondi de cette conspiration. Le dénonciateur avait accusé Cécile et plusieurs soldats, mais je fus convaincu, d'après la nature de la conspiration, que Cyndercomb avait d'autres complices. Cet assassin hardi ne voulut répondre à aucune question, il déclara préférer mourir que de trahir un ami.

Le peuple était assez porté en sa faveur; l'on paraissait se soucier si peu de mon autorité, que j'avais de fortes raisons de craindre qu'on ne le laissât pas condamner, quoique mon existence

pût se trouver à chaque instant compromise par son impunité.

En supposant que je me visse forcé, pour condescendre à la volonté du peuple, de ne point livrer Cyndercomb à la peine capitale, il était important de paraître accorder cette grâce de mon propre mouvement : je voulus donc essayer l'effet d'un pardon sur l'esprit de ce fier prisonnier que je n'avais pas encore vu, et que je souhaitais fort d'examiner de près.

Je me flattai que la douceur, la persuasion et des offres brillantes l'engageraient à me découvrir les noms de ses complices que je voulais sur-tout connaître, et je résolus, dans le cas où je lui accorderais la vie, de lui faire embrasser ma cause. J'arrangeai mon plan de conduite, et me disposai à rendre visite à Cyndercomb dans sa prison, suivi de peu de monde et pendant l'obs-

curité de la nuit; mais plusieurs incidens vinrent renverser tous mes projets : je me trouvai atteint d'une indisposition subite; mes amis s'occupèrent, sur ces entrefaites, de la poursuite en justice de ce criminel. Il fut enfin condamné à mort, non sans quelque difficulté; car sa conduite ferme et décidée pendant tout le cours du jugement, lui avait fait un grand nombre d'admirateurs. Je fus moi-même si touché du récit qu'on me fit, que je me décidai à l'aller voir dans sa prison, la veille même du jour fixé pour son exécution : je n'avais point d'ailleurs perdu l'espoir de tirer de lui quelques renseignemens sur ses complices.

CHAPITRE VIII.

La nuit était déjà fort avancée ; bien armé, et suivi de quelques soldats, je descendis dans le donjon de Cyndercomb.

Tandis que la porte, en s'ouvrant, gémissait sur ses gonds, l'imagination me reporta, je ne sais pourquoi, au triste souvenir du même son lugubre dans le château de Restormal, lorsque Wentworth et Elizabeth vinrent me tirer des horreurs d'une sombre prison. J'entrai sans bruit : le fier captif se tenait la tête appuyée contre le mur, et enveloppée dans un manteau. Il me paraissait d'une taille gigantesque ; l'obscurité du lieu ne laissait pas encore

bien apercevoir sa véritable forme. Enfin, mes yeux s'étant habitués à cette faible lumière, je le vis aussi distinctement qu'en plein jour.

Le bruit de mes pas ne paraissait pas le troubler; enseveli dans ses propres réflexions, il ne fit aucune attention à moi; et je prononçai d'un ton doux quelques paroles de consolation en l'approchant.

Le son de ma voix produisit sur lui l'effet que j'attendais; il tressaillit, s'élança vers moi, et le manteau tomba de sa figure. Je fis un cri d'horreur en le voyant.

Randolph Grey! Dieu! Randolph Grey! — Oui; scélérat, s'écria-t-il, d'une voix de tonnerre; c'est bien Randolph Grey, celui qui a juré de ne jamais prendre de repos qu'il n'ait envoyé ton ame coupable aux enfers. Oui, regarde-moi: réjouis-toi si tu

l'oses de ton triomphe imaginaire. C'est moi, Randolph : le lion est dans les filets du loup.

Je le fixai presque sans sentiment ; car mes facultés se trouvaient anéanties.

Randolph Grey ! me disais-je tout bas. « Randolph Cyndercomb ! » répondit-il, d'un rire horrible.

Mon sang se glaça dans mes veines ; je me rappelai cette voix, et j'eus beau voir Cyndercomb dans un donjon, chargé de fers, condamné à mort et mon prisonnier, je reculai néanmoins devant cette voix, ces regards formidables.

Randolph s'aperçut de mon agitation et s'en réjouit. Un sourire infernal annonçait son triomphe en éveillant ma haine : je résolus de lui faire sentir tout le danger de sa situation.

Voilà donc, lui dis-je, l'accomplissement des menaces du formidable Ran-

dolph! voilà donc cet homme qui m'accablait si orgueilleusement de menaces, et qui me dévouait à sa vengeance! Fou que tu es, je me suis trouvé trois fois sous ton poignard, et te voilà cependant mon prisonnier! Eternel bavard, homme faible, vois, et reconnais ton maître.

Outré de douleur, il grinça des dents.

« Tais-toi, s'écria-t-il: triompher de Randolph! Oublies-tu de quelle manière j'ai tenu parole? Oublies-tu que tu as baissé les yeux devant moi? N'ai-je pas empoisonné ton existence? n'ai-je pas fondu sur toi dans le moment même où tu te croyais à l'abri de ma vengeance? n'ai-je pas imprimé la terreur dans ton ame coupable? J'ai enfin répandu l'amertume sur tes jours. Mon ombre t'a poursuivi dans ton palais, au milieu de ton sénat; je t'ai tourmenté jusque dans ton sommeil; tu as maudit ton

existence. Misérable! je le sais, et ma vengeance est en partie satisfaite.

« Mais si la justice éternelle te livre enfin entre mes mains, que m'importe ce que tu fus, et quels furent tes hauts faits? Tu parvins quelquefois sans doute à faire tressaillir l'ame ferme de Cromwell; mais as-tu cru subjuguer celui qui tient seul les rênes d'un grand Empire? Pensée folle, impuissante, fruit de la folie, du désespoir! C'est moi qui vais raconter ton histoire, qui te dépeindrai tel que tu es, comme un vil fantôme de l'imagination: ta mémoire sera méprisée, on lui imprimera le cachet du ridicule; mais il te reste encore à subir les horreurs d'une mort ignominieuse. Ton cœur altier peut-il les supporter sans se laisser abattre? Demain, lorsque la corde et la hache t'auront mis au niveau des autres hommes, l'assassin sera-t-il alors calme et

rempli de dignité, comme au château de Restormal? Non, non, non: je connais le reptile. »

Randolph tressaillit en s'avançant vers moi. Je reculai promptement vers ma suite, en tirant à moitié mon épée. Les gardes s'approchèrent pour protéger leur maître, et devenir témoins de sa confusion.

Voyez, s'écria l'horrible Randolph, la valeur de cet homme qui défie son ennemi enchaîné! Il dit qu'il ne me craint pas, et quoique je sois dans les fers, il recule devant moi, et ses joues prennent une teinte encore plus livide. Voyez, soldats, le héros qui défend et gouverne l'Angleterre, qui protège votre existence, et tremble pour la sienne, qui fuit l'aspect d'un prisonnier!

A mesure que le tonnerre de sa voix s'éteignait, que les éclairs de ses yeux lançaient une flamme moins éclatante,

il me semblait reconnaître les traits de cet homme qui exerçait sur mon ame un pouvoir si despotique. La même idée m'avait frappé la première fois que je le vis dans le château de Restormal. Toute son existence se trouvait liée d'une manière singulière et mystérieuse avec la mienne; et il m'avait reconnu, avant que je n'eusse aucune liaison avec lui. Ces réflexions me firent songer à ses complices et aux raisons qui m'avaient conduit dans sa prison.

Scélérat, lui dis-je, il te reste encore un moyen d'échapper au destin qui te menace : découvre tes complices; raconte ton histoire, et quelle que soit ma soif de vengeance, tu sortiras d'ici en paix et en liberté.

Il me regarda d'un air de pitié sans me répondre. « M'entends-tu, lui criai-je, ou serai-je forcé de recourir à la torture pour avoir une réponse? Faut-il

que je fasse venir le bourreau, pour te mettre à la question ? »

« La question ! répondit-il, en souriant : déploie ici tous les instrumens de supplice les plus effroyables, fais briser mes membres nerveux, même alors tu me verrais couper de rage ma langue avec mes dents plutôt que de trahir un seul de leurs noms ; j'ai juré de les tenir secrets. Quant à ce qui me regarde, je te réponds avec plaisir, parce que j'espère que mes confidences te navreront le cœur. Regarde-moi bien, traître infame, qui as révélé mon secret, qui as détruit ma tranquillité. Les années et les souffrances ont-elles altéré tellement mes traits, courbé ce corps majestueux, que tu ne te souviennes plus de moi ?... Je me rappelle encore les jours où tu me servais en esclave. Tu étais insolent, parce que j'étais grand ; et ton insolence fut punie de cette même

main. Me reconnais-tu maintenant? ou plutôt crains-tu de me reconnaître? te souviens-tu de Hinchinbroock, du prince Charles? rappelle-toi donc ce que je fus, et ce que je suis; ton premier, ton plus mortel ennemi. Celui dont tu as maudit l'existence, et qui maudit la tienne; celui que tu crains; Robert de Somerset! »

Je tressaillis. Le comte de Somerset, l'orgueilleux favori de Jacques Ier., l'assassin de sir Thomas Overbury, que j'avais trahi, déshonoré, et dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis la grâce que lui avait accordée le roi!!!

C'était lui que je voyais devant moi; lui qui avait en effet rendu mon existence maudite; lui qui devait enfin subir une mort ignominieuse pour avoir attenté à la vie de l'être qui lui avait fait le plus grand tort: demain était le jour marqué pour son supplice.

Mais d'un autre côté, n'avais-je pas aussi des torts à lui reprocher? ne m'avait-il pas poursuivi, tourmenté, et emprisonné; même en ce moment terrible ne me bravait-il pas encore?

Robert de Somerset, dis-je, eh bien! il recevra la récompense de ses nombreux forfaits; l'assassin d'Overbury, de son ami, expiera demain toutes ses fautes. Fier et cruel Randclph, ton sort est accompli; la mesure de tes crimes est comblée.

« Tu as bien le droit de me faire ces reproches, répondit de Grey, toi le serviteur favori de Charles, en qui il mettait toute sa confiance!.. Je fus, il est vrai, abusé au point de donner du poison à Overbury; mais je n'en avais pas reçu de faveurs pour m'attacher à sa personne; ce ne fut pas sa main qui m'introduisit dans le monde, qui me combla de bienfaits, de richesses et

d'honneurs. Non, hypocrite que tu es, il n'a pas été mon généreux bienfaiteur. Overbury m'outragea; il mourut: mais je ne lui baisai pas la main en lui présentant le poison; je ne le livrai pas à la mort en lui faisant des déclarations d'amitié. Crois-tu que je craigne le sort qui m'est réservé? Insensé! il faudrait que j'eusse à trembler au souvenir de tous les crimes que tu as à te reprocher, qui rongent ton sein empoisonné, et qui se lisent dans tes yeux hagards ».

« Mais l'échafaud, répondis-je, est-ce donc si peu de chose? Es-tu préparé à une mort ignominieuse? »

« Imbécille, tu te trompes! Je ne subirai pas la mort que tu me destines; ton attente horrible sera de nouveau trompée; crois-tu que je veuille, comme toi, me soumettre à l'ignominie? Le sang d'un illustre fils de l'Ecosse ne coulera pas sur l'échafaud infamant.

Fourbe que tu es ; je te défie encore sur ce point ».

« Ne t'abuse plus ; tu as lassé ma miséricorde, j'en atteste le ciel ; tu auras vu le soleil se lever aujourd'hui pour la dernière fois ; il ne se couchera que sur ton cadavre livide ».

De la miséricorde ! En pourrais-je attendre de ta part ? Non, non ; je ne demande rien ; je mourrai sans regret, bien convaincu que mon trépas n'adoucira point l'horreur de tes remords. Je ne serai guère moins à redouter pour toi une fois mort, que je ne le suis vivant. Toutes les nuits je me placerai près de ton oreiller. Lorsque la fatigue, les souffrances, les tourmens inexprimables de ton ame t'auront accordé un moment de repos, c'est alors que ma figure sombre et funeste s'offrira à tes regards, pour arracher à tes pau-

pières appesanties, ce repos que tu chercheras en vain ».

Je le regardais attentivement alors qu'il parlait; sa figure était empreinte d'une pâleur mortelle; il paraissait à l'agonie; sa voix perdant son timbre naturel n'était plus qu'un rauque murmure, qui me venait frapper d'un son lent, triste et distinct, comme celui d'une tempête lointaine frappe l'oreille du voyageur effrayé.

Sa taille imposante s'était affaissée, il se laissa tomber péniblement à terre. Ses yeux fixes ne se dirigeaient plus sur moi, ses lèvres avaient un mouvement rapide et convulsif.

Je me mis à réfléchir sur cette révolution extraordinaire, je m'avançai vers lui, d'un air consterné; son transport continuait toujours; je prononçai son nom avec douceur; il tressaillit, et son œil reprit son ancienne fierté.

Toi, encore ici, dit-il, d'une voix languissante! tu souilles encore de ta présence cette dernière scène de ma vie infortunée. Fuis, misérable, laisse-moi mourir en paix.

Mourir, répondis-je! non, pas cette nuit; que deviendrait ma vengeance? Non, non, pas cette nuit; la corde, la hache, les regards du public, les malédictions du peuple, voilà ce qui t'attend; tu ne mourras pas en brave. Non, non, je me déchirerais plutôt le cœur.

Est-il vrai, est-il vrai, Cromwell? en ce cas commence donc, car je n'ai plus que quelques momens à vivre, je meurs à vue d'œil. As-tu pu croire que Randolph se laisserait conduire à l'échafaud? Tu as l'air abattu? je t'ai joué, puissant Protecteur; je triomphe de toi, même en expirant.

Il retomba en prononçant ces paro-

les; ses yeux se fermèrent; il fronça les sourcils d'une manière effrayante. J'appelai au secours, et m'approchai pour sauver cette vie que je ne voulais pas laisser échapper. Ses crises furent terribles; soudain il ouvrit les yeux, et me reconnut.

Tout est fini, dit-il, maintenant, rends-moi la liberté.

On lui obéit à l'instant: il s'assit alors en s'appuyant contre la muraille, ses regards fixés sur moi; un morne silence régnait dans le donjon, c'était vraiment l'heure de la mort.

Soudain, il s'élance avec une incroyable rapidité, et jetant les chaînes de ses bras autour de mon col, il m'attire vers lui et me fait tomber par terre. Mes yeux s'égarèrent, la tête me tourna, la mort était devant mes yeux, je me débattais avec force contre mon cruel assassin, quand mes serviteurs

volèrent à mon secours : mais tous leurs efforts eussent été vains, si les forces de Cyndercomb ne s'étaient épuisées. Il tomba sous nos pieds, sa bouche écumait par l'effet du poison, il me regarda pendant un instant avec une satisfaction horrible, fit un dernier effort pour m'étrangler, mais la chaîne échappe de ses mains, il expire.

LETTRE LI.

Le Colonel Titus au Docteur Huet.

Janvier 1653.

Non, mon cher Huet, toutes mes recherches ont été vaines ; je n'ai obtenu aucun renseignement sur ce brave, mais malheureux homme. Il n'y a que quelques années que je le connaissais, et je n'avais encore rien appris de ses

affaires particulières. Sa haine inexprimable pour Cromwell eut sans doute une autre cause que celle de son patriotisme; mais c'est un secret qui n'est connu que du Protecteur. Dans tous les cas, les peines d'esprit du tyran se sont accrues depuis le moment de la mort de Cyndercomb. Les uns disent que les derniers aveux du défunt le tourmentent; les autres que Son Altesse est fâchée que son ennemi ne soit pas mort sur l'échafaud.

J'espérais que les lettres qu'il m'avait envoyées, avant son arrestation, m'auraient fourni quelques renseignemens sur son histoire et sur sa famille, mais elles n'ont de rapport qu'à ses malheureuses entreprises. Je vous les envoie: vous verrez qu'il avait projeté sa mort dans le cas où il viendrait à tomber entre les mains de Cromwell.

On ne parle plus aujourd'hui que de

ce Cyndercomb : tout le monde approuve sa conduite ; sa mort excite généralement des regrets ; je crois très-fermement que, s'il fût monté sur l'échafaud, le peuple n'aurait pas souffert son exécution. Mais Cyndercomb avait un esprit trop altier, pour courir une telle chance. Sa fierté ne pouvait se soumettre à une dégradation publique.

La haine qu'on porte au Protecteur est devenue aujourd'hui si grande, que ces exemples de sévérité vont sans doute augmenter le dégoût public, et donner lieu à de nouvelles conspirations, dont les bruits circulent déjà.

Adieu, je vais être fort occupé auprès de notre glorieux souverain, le noble Protecteur. Le vôtre,

TITUS.

CHAPITRE IX.

Les gens qui ne tirent de conséquences que de ce qu'ils voient pourraient assez naturellement supposer, qu'après avoir triomphé des factions dans l'intérieur du royaume, m'être fait craindre et respecter des Potentats au dehors, je dois paraître au moins content de ma position, si je ne puis être tout-à-fait heureux. Hélas! de pareils logiciens ne connaissent que bien peu la difficulté d'acquérir d'abord de semblables trésors, un pouvoir si infame, et celle d'en jouir ensuite. Ils ne se figurent pas combien il est horrible de vivre rongé de soupçons perpétuels, déchiré de remords sans fin; ils ne savent pas

ce que c'est que de garder un trésor dont on n'ose jouir, et que l'on n'a pas le courage d'abandonner.

Pour distraire mon esprit troublé par des songes alarmans, par l'image pâle de Charles premier, par le son perçant du rire de Randolph, je tournais mes regards sur ces grandeurs qui m'environnaient, je m'appliquais au soin des affaires de l'Etat.

Après avoir renoncé formellement au titre de roi, je fus, pour la deuxième fois, proclamé Protecteur, avec les mêmes cérémonies pompeuses qu'on avait pratiquées déjà.

Je fis des alliances honorables avec la France, la Hollande et la Suède; j'avais humilié l'Espagne, étendu la gloire du nom anglais sur tous les différens points du globe; mais je gouvernais despotiquement, et l'approbation de mes mesures se perdait dans les mur-

mures du peuple. Qu'importait à ce peuple d'être maître dans les pays étrangers, s'il était esclave chez lui? A quoi bon triompher au-dehors, si l'on était écrasé au-dedans? C'est ainsi qu'on raisonnait, et j'étais forcé de tout entendre.

Je voulus établir une chambre des Pairs; la chambre des Communes s'opposa à l'exécution de ce projet. Je fis des reproches; on persista. Enfin je remportai la victoire. Je convoquai donc tous les nobles qui étaient de mon parti, et tous ceux de mes amis sur lesquels je pouvais compter, pour en faire autant de membres de la Chambre Haute. Mais il était dans ma destinée d'éprouver toujours des contradictions interminables.

Lord Warwick et son petit-fils, qui avait épousé ma fille, refusèrent de prendre place dans mon Parlement

avec des charretiers et d'autres gens de cette espèce.

Lord Fauconberg suivit leur exemple, et lorsque j'intimai l'ordre à mes filles de décider leurs époux à cet acte de soumission, elles me répondirent hardiment qu'elles ne voudraient jamais oublier leurs devoirs jusqu'au point de persuader à leurs maris de devenir membres d'un Parlement qui n'obéissait point au roi.

Cette réponse fut un coup mortel pour moi. Mes enfans, mes propres enfans!... je maudis le jour de ma naissance.

Je n'eus pas même le temps de me livrer à ma douleur ; les Millenaires, conduits par Harrison, se révoltèrent contre mon autorité, et formèrent le complot d'attenter à mes jours. Fatigué de condamner et de punir éternellement, je ne voulus pas les envoyer au

supplice, parce que je les craignais moins et que je les méprisais plus que les royalistes.

Ce fut à cette époque qu'on publia cette fameuse brochure, intitulée *Killing no Murder*. « Tuer n'est pas assassiner. » L'auteur déguisa son véritable nom sous celui de Williams Allen.

Cette production infernale fut composée dans l'intention de soulever tous mes sujets contre mon existence, et d'exciter les gens, mêmes paisibles, à plonger le poignard dans mon sein. Ah! n'avais-je pas assez souffert déjà, sans qu'on me livrât encore au désespoir.

L'existence devint pour moi un véritable fardeau. J'avais eu, depuis mon usurpation, connaissance de plusieurs complots particuliers formés contre ma vie, mais je n'avais point vu jusqu'alors qu'on les justifiât publiquement. Personne n'avait osé conseiller ouvertement

un pareil attentat, le peuple n'y avait point applaudi ; mais on se permettait maintenant d'en parler, de s'en rejouir, je vis toute l'étendue de ma misère.

Je devins plus soupçonneux que jamais, je ne me confiais plus à personne, même pour mes moindres démarches. Je ne dormais plus deux nuits de suite dans le même appartement; je portais constamment une cuirasse sous mes habits, et je ne l'ôtais pas même la nuit. Mon ame était un véritable enfer; je ne pouvais m'éviter moi-même que dans la société de mon Elizabeth que j'adorais toujours, quoique je l'eusse bien souvent tourmentée. Ce n'est que par elle que je tenais à la vie; elle seule brillait à mes yeux comme une étoile au milieu des sombres horreurs de ma déplorable existence.

LETTRE LII.

Lady Fairfax au Docteur Huet.

Mai 1658.

Ombre de Charles Ier, si tu pouvais aujourd'hui abaisser tes regards jusque sur cette terre d'iniquités, tu serais émue d'une sainte pitié, ta juste indignation s'appaiserait en voyant les souffrances de ton assassin. Qu'est-ce que ta mort sanglante auprès des tourmens qu'il endure!

Huet, ne vous alarmez pas de ce début, ces réflexions se sont présentées naturellement sous ma plume, car je quitte en ce moment le palais de Cromwell.

Vous avez sans doute entendu parler d'une brochure fameuse intitulée :

Tuer, n'est pas assassiner; elle est écrite de main de maître; . . . tous ses argumens tendent à prouver que ce n'est ni un crime ni un assassinat de poignarder ou de tuer d'un coup de pistolet notre auguste Protecteur.

Le peuple, qui ne fait pas, comme vous le savez, beaucoup de cérémonie pour dire très-franchement ce qu'il pense, élève aux nues cette brochure, qu'on attribue généralement à Titus. Celui-ci néanmoins proteste contre ce dire. Il se rend plus assiduement que jamais à la Cour, exprès sans doute pour détourner les soupçons de Son Altesse, que je ne crois cependant pas dénués de fondement.

Pendant l'absence de Claypole, je suis restée quelque temps chez Elizabeth. Ce cher ange, oubliant ses propres peines ne songe qu'aux tourmens de son père, que l'on peut en vérité com-

parer à ceux des damnés. Cromwell ne se laisse approcher de personne sans avoir su d'avance de ses secrétaires ce qu'on veut de lui ; et même alors il faut subir un examen personnel très-exact avant d'être admis en sa présence. Il ne prend aucun aliment qu'il ne l'ait fait goûter d'abord ; le désespoir se peint sur ses traits. Sans certain souvenir je le plaindrais. *

J'entrai hier au soir dans l'appartement d'Elizabeth, qui, depuis l'aventure de Cyndercomb, touche à celui de son père. Le Protecteur, vous le savez, se retire de bonne heure ; nous croyions qu'il était allé se coucher ; il nous avait quittées sur les neuf heures.

Nous avions passé quelque temps

* Il faisait préparer chaque jour tous les lits de ses appartemens, comme s'il eût dû les occuper à-la-fois.

ensemble, quand Elizabeth crut entendre un soupir qui paraissait venir de la chambre de son père. Pensant qu'il était malade dans son lit (car il était alors plus de minuit) nous nous rendîmes toutes deux auprès de lui. Nous avions traversé déjà plusieurs chambres avant d'avoir pu trouver Son Altesse, quand, arrivées à la porte de la dernière pièce, nous fûmes frappées d'horreur en voyant le Protecteur assis sur une chaise, dans le même état que lorsqu'il nous avait quittées, et tenant à la main un énorme pistolet, exactement braqué contre la porte. Mes cris l'empêchèrent de faire feu; il s'élança de dessus son siège, et cacha sa figure dans le sein de sa fille; elle se dégagea de ses bras, et tâcha de calmer son esprit. Nous le fîmes asseoir sur une chaise; une partie de ses vêtemens s'écarta. Qu'aperçûmes-nous, Elizabeth

et moi? Une cotte de mailles, lourde et incommode, que ce malheureux ne quitte jamais. Elizabeth fondit en larmes et fit un mouvement pour sortir de l'appartement. Cromwell se leva promptement. « Non, non, s'écria-t-il, il ne faut pas me quitter encore ; ils ne viendront pas tant que vous serez ici ». Il gémit profondément ; ses yeux se promenèrent autour de la chambre avec une expression de crainte et d'abattement, et comme s'il s'attendait à voir quelque objet qu'il voulût éviter.

« Vous êtes en sûreté, mon père, dit Elizabeth ; vous n'avez rien à craindre maintenant ; je vous prie de vous coucher. ». — « Me coucher, s'écria-t-il, en la fixant douloureusement, ah ! si vous saviez, Élizabeth, que je ne me suis pas mis au lit depuis trois semaines ».

Un bruit léger que nous entendîmes

dans l'anti-chambre, le fit frissonner ; ses dents s'entrechoquèrent, et il s'écria de toutes ses forces, *qui va-là?* Un silence profond s'en suivit, et il se saisit de son pistolet pour se mettre sur ses gardes. Soudain il devint calme, parut honteux de ses terreurs, et nous pria de le quitter. Cependant, alors que nous nous disposions à lui obéir, un profond soupir nous rappela promptement à ses côtés.

Deux heures sonnaient, et nous étions encore dans son appartement; il nous dit alors de le quitter, parce qu'il voulait se retirer dans la chambre où il devait passer la nuit, et dans laquelle il ne nous permettait point de l'accompagner. Il nous reconduisit cependant à travers plusieurs appartemens dont il ferma les portes aux verroux avec beaucoup de précaution; et, nous ayant dit bon soir, il se glissa subitement par

une trappe, dans un passage obscur, et disparut.

C'est ainsi que passe ses nuits le puissant Protecteur de l'Angleterre; celui dont le nom a fait trembler tant de nations! Le souvenir des morts, la crainte des vivans, le rendent aussi malheureux sur son trône, au sein de sa famille, que dans sa sombre retraite. Il a beaucoup endetté la nation par le nombre d'espions qu'il accable de largesses. Il s'est tout-à-fait brouillé avec son Parlement; et il reconnaît maintenant l'impossibilité d'unir le despotisme militaire avec l'autorité civile.

Madame Fleetwood et son époux le bravent ouvertement, en le traitant d'usurpateur, tandis que ses deux autres filles, avec leurs grands seigneurs, se déclarent publiquement en faveur du Roi. Ses fils ne parlent pas beaucoup, parce que sans doute ils espèrent lui

succéder ; mais il sait bien qu'ils n'ont pas d'autre motif pour garder le silence : Elizabeth seule, qu'il n'a que trop abreuvée d'amertume, lui reste tendrement attachée ; elle en a le plus grand soin, tandis que ses autres enfans l'évitent ou l'insultent.

Voilà les charmes de l'usurpation, les récompenses du crime ! . . . . . La vôtre pour toujours.

C. Fairfax.

LETTRE LIII.

Le Docteur Huet au Colonel Titus.

Avril 1658.

Fuyez sur-le-champ, sauvez-vous, Titus, les lettres de Cyndercomb que vous m'avez envoyées ont été, par trahison ou par méprise, portées à une

autre adresse, elles sont tombées entre les mains de Cromwell. L'on sait que vous êtes l'auteur de *Killing no Murder*, et la mort vous attend, si l'on vous prend. Cette triste nouvelle me parvient à l'instant même.

Fuyez promptement, Titus, je resterai où je suis; si l'on m'arrête, j'invoquerai la protection d'Élizabeth, qui sait que je ne suis pas autrement suspect que par ma correspondance avec les royalistes.

Adieu, que le ciel vous protège.

JOHN HUET.

CHAPITRE X.

La lettre qui précède, je la cherchais également : elle est tombée entre mes mains. Sachant que plusieurs papiers d'une haute importance se trouvaient en la possession de Huet, je résolus de le sacrifier aussi à ma sûreté, sans autres considérations. Je le fis donc arrêter sur le champ : tous ses papiers furent saisis.

C'est ainsi que je me suis rendu maître de toutes les correspondances de ma Cour, et que j'ai appris que lady Fairfax elle-même ne m'épargnait pas. Je connaissais enfin tous les secrets des Penruddock, des Gérard, des Titus. J'en avais un volume.

Indigné des découvertes que je fis, j'envoyai tous les royalistes suspects à Newgate, et j'établis une cour arbitraire de justice: plusieurs furent condamnés à mort.

Je ne sentais ni pitié, ni regret; je jouissais au contraire de voir les autres aussi malheureux que je l'étais moi-même.

Le docteur Huet était au nombre des condamnés. Voyant que j'étais décidé à le faire mourir, il déclara hautement son attachement au roi, aux lois établies de sa patrie, et refusa de reconnaître l'autorité de la Cour arbitraire qui avait prononcé contre lui la sentence de mort.

Elizabeth, presque hors d'elle-même, se jetta bientôt à mes pieds, pour demander la grâce de Huet. Indigné de sa demande, je la repoussai loin de moi

avec fureur, et j'ordonnai la prompte exécution de Huet.

Le cœur d'Elizabeth se brisa; les liens de l'affection et du devoir se rompirent entre nous; elle avait bien souffert ma fourberie, mon injustice et la perte irréparable de Wentworth, en silence et sans se plaindre; mais Huet, son premier, son plus cher ami, condamné par mes ordres! le précepteur de Wentworth, tout ce qui semblait lui rester de son amant, mourir sur un échafaud dressé par son père! voilà ce qu'elle ne put supporter. Cette idée fut pour elle le coup de la mort.

Pendant l'espace de deux longs mois, je veillai dans un silence horrible près du lit de mon enfant malade, que je venais ainsi d'assassiner. J'étudiai les progrès effroyables de la démence, le sourire calme et mélancolique du désespoir. Il m'est impossible de donner

l'idée de toutes ses souffrances; le souvenir en égare ma raison. Pendant des heures entières, je restais près de son lit, sans en être ni vu ni entendu.

Tantôt elle balbutiait des prières au roi pour le conjurer d'épargner son père! Quelquefois elle s'adressait à Wentworth, en le suppliant de chercher le prisonnier dans les donjons de Restormal.

Avec quelle ferveur j'ai prié! avec quel humble empressement j'ai demandé au ciel de me rendre mon aimable fille! mais le ciel n'a pas exaucé les voeux de l'assassin Cromwell: il s'est montré sourd pour lui, comme il l'avait été pour les autres.

Enfin, Elizabeth quitta son lit, mais la raison ne lui revint pas; elle se tenait assise, dans le silence et l'abattement, auprès de la fenêtre qui donne sur le pavillon, d'où elle avait mis

Wentworth en liberté. Ce fut en vain que je cherchai à distraire ses pensées ; elle tournait toujours ses regards de ce côté, et paraissait mécontente lorsque je voulais l'éloigner de cette fenêtre.

Un jour elle me pria de la conduire au jardin ; elle désirait entrer dans le pavillon : je tâchai de la dissuader, mais elle ne voulut pas m'écouter, et son époux jugea convenable de lui céder.

Nous y descendîmes donc ensemble, mais je crus distinguer d'une des fenêtres basses quelques personnes dans le jardin, et nous rentrâmes dans l'appartement, jusqu'à ce qu'elles fussent parties ; nous n'étions pas encore de retour, que les forces d'Elizabeth l'avaient abandonnée ; donc elle fut obligée de se retirer dans sa chambre.

Ce léger exercice avait ébranlé tout son être : elle devint tout-à-coup calme

et paisible, sa fièvre diminua, sa raison lui revint, et, plus heureux que le Maître du monde, je pressai mon enfant sur mon cœur.

C'est peu de temps avant la mort de Huet que je commençai à composer mon histoire. Je m'emparai de plusieurs lettres de mes enfans pour aider ma mémoire; et je me flatte que l'intention dans laquelle je l'ai composée me méritera quelque indulgence pour la manière dont je m'en suis acquitté.

Je me faisais un misérable plaisir de passer ainsi en revue tous les événemens de ma vie, pensant qu'ils pourraient servir de leçon aux orgueilleux, aux ambitieux et aux gens cruels. Ah! vous qui lisez ces Mémoires, méditez-les!

J'en étais à ce point de mon histoire, lorsque j'aperçus un jour Elizabeth qui descendait dans le pavillon toujours

présent à sa mémoire. Je redoutais les suites de cette promenade; je ne voulais pas la laisser aller seule, je la suivis, et je l'atteignis avant qu'elle n'entrât dans le jardin. Je fus affligé de voir ses regards se fixer sur le pavillon; mais je n'osai encore m'opposer à ses desirs. J'entrai donc le premier. Ah! plût au ciel que j'eusse été frappé de la foudre! Un homme se tenait appuyé contre le mur: Elizabeth s'élance, « Wentworth! dit-elle. » Des larmes roulaient dans les yeux de l'infortuné; mais il ne parla pas: il la pressa dans ses bras, sa tête reposa sur son sein, tandis qu'il imprimait un baiser sur les joues livides d'Elizabeth. Je le regardai, il ressemblait plutôt à une ombre qu'à une créature humaine.

Elizabeth leva la tête; Wentworth lui dit: « J'ai long-temps vécu errant et misérable; mais je reviens à-propos,

vous êtes mourante, je vous suivrai bientôt.

Je me hazardai à m'approcher d'eux. — « Wentworth! mon fils! ayez pitié »! — Son regard était terrible, son œil semblait m'anéantir; je n'en pus soutenir la vue; je regardai Elizabeth. — Elle était morte.

Août.

Pourquoi ne suis-je pas, comme les autres hommes, sujet aux émotions qui privent de l'existence? Non, je suis de sang-froid un assassin... Dans ces circonstances où le cœur des autres se brise, le mien reste insensible. Hier, j'ai vu les funérailles d'Elizabeth, j'ai vu mon unique enfant enfermé dans un étroit tombeau, et j'existe encore!...

Personne n'ose m'approcher; je me vois seul au monde. Qu'est-ce que ma

grandeur!!! horriblement grand : mes amis, ma famille, le repos, tout me fuit. Le puissant Protecteur est un monstre que les hommes regardent avec étonnement, mais que personne ne plaint. Et les dignités ne peuvent faire des malheureux!

J'écris et je ne sais plus pourquoi. J'ai cru que ce manuscrit appartiendrait à Elizabeth, elle devait me survivre; mais maintenant!....

Août.

Ce mois ne finira donc jamais? doit-il durer toujours? C'est le six d'Août qu'elle est morte!

Wentworth est paru. Le malheureux! à peine ai-je reconnu cette forme autrefois si majestueuse. Il a, dit-on, perdu la tête.

Il m'a envoyé un paquet, qu'Elizabeth, dans un de ses momens lucides, lui avait adressé. Il m'appartient, dit-il.

Je ne l'ai pas encore ouvert ; je ne puis m'y résoudre ; je n'en ai pas le courage.

Je me précipite de chambre en chambre ; je me frappe la poitrine, je parle tout haut, en me demandant : « Serait-il possible » ? Je jette les regards sur la pendule, je me rends dans l'appartement d'Elizabeth ; mais je le trouve désert.

C'est pendant cette saison qu'autrefois, au printemps de la vie, j'aimais à remarquer, avec mes enfans, l'éclair éblouissant, écouter le roulement du tonnerre. C'est pendant cette même saison que je contemplais Elizabeth et Wentworth, que je leur assurais ne vouloir être puissant que par amour pour eux. Je suis puissant ; mais où sont-ils ?

Du sang ! ce mot ne me fit point horreur ! n'ai-je pas versé des torrens de sang ? Au milieu de tous mes forfaits,

je croyais qu'Elizabeth aurait toujours été près de moi. Souvent j'ai parcouru les annales ensanglantées de mon histoire, je me disais alors: « Je n'aurais jamais fait tout cela sans elle; tout cela s'est fait pour Elizabeth ». — Et elle n'est plus !

La mort! j'y pense quelquefois; je me demande sous quelle forme elle doit venir. Il est impossible que j'éprouve jamais plus d'angoisses; la mort peut donc apporter du soulagement à mes chagrins. Du soulagement! que ne puis-je percer dans l'obscurité de l'avenir, pour m'en assurer! Mais le doute, mais l'horreur se mêlent à cette pensée :— je n'ose m'y livrer, — elle m'égare, me prive de la raison!

Hier, j'allai visiter le tombeau d'Elizabeth. Je pris avec moi le paquet qu'elle m'avait laissé. Je me suis dit: « J'aurai du plaisir à l'ouvrir en cet

endroit». Je l'ouvris, je regardai: oui, les yeux enflammés, je l'ai lu, j'en ai vu le contenu. La pauvre Elizabeth! le maudit Cromwell!

Le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut la boucle de cheveux d'Elizabeth, teinte du sang de Wentworth; et voilà le souvenir qu'elle m'a laissé! Je la posai sur son tombeau.

Je trouvai une lettre dans le paquet; elle était de sa main; je tremblai en l'ouvrant. J'ai promis de ne rien omettre de tout ce qui m'est arrivé, sans quoi je me garderais bien de rappeler ces momens de douleur.

LETTRE LIV.

Mon père,

Tant que je fus du nombre des vivans, et que je voyais avec d'autres yeux la conduite et les actions des

hommes, souvent mes pensées s'élevèrent jusqu'aux vôtres avec le désir de faire des remontrances, de raisonner, de conseiller ; alors je craignais d'outre-passer ce que vous auriez nommé mon devoir, et d'entendre le reproche sortir de votre bouche : mais ces considérations n'existent plus ; le tombeau vient de rompre les liens terrestres, et le ressentiment ne peut rien contre les trépassés.

C'est votre Elizabeth, votre fille autrefois bien-aimée, qui vous parle du fond de son tombeau ; de cette demeure sombre où se trouvent enfin ensevelis avec elle, ses craintes, ses peines et son espoir si long-temps trompés : c'est elle qui dirige l'œil des remords sur les crimes dont son père ne s'est pas encore repenti ; c'est elle qui lui crie, *repentez-vous*.

Une vie active, des talens supérieurs,

une fortune considérable, tant d'avantages ont été honteusement pervertis par celui qui les possédait; ils étaient destinés pour son bonheur; il en a fait sa malédiction.

Mon père, le démon de l'ambition a causé tous vos maux; vous lui avez tout immolé, conscience, honneur, paix, famille : c'est lui qui détruisit le généreux Wentworth, le vertueux Charles, la pauvre Elizabeth; c'est lui qui a baigné l'Angleterre dans le sang, qui vient d'entasser sur la tête de Cromwell les malédictions de toute une nation.

Quel fut pour vous le fruit de tant d'erreurs? La grandeur et la misère, la puissance et le désespoir. Mais il n'est pas encore trop tard; secouez les fers de la corruption; rappelez votre roi; rétablissez votre patrie; réparez les torts que vous avez causés, et les ombres de

vos victimes seront appaisées ; l'ame d'Elizabeth éloignera, par ses ardentes prières, vos accusateurs, qui déjà vous attendent au pied du trône de l'Éternel.

Mon père, je suis précipitée dans les ténébreux abîmes de la mort; regardez-moi, et rappelez-vous ce que j'ai été ; rappelez-vous aussi celui qui vient de rompre le faible lien par lequel je tenais à l'existence : mon père, c'est vous !

Vous souvenez-vous de ces yeux bleus, de ces joues de roses, de cette image de beauté, que vous avez si souvent contemplée avec délices? Regardez-moi maintenant, mon père; pâle, défigurée, ombre misérable, je reste dans le silence affreux de la tombe, jusqu'à ce qu'il n'existe plus rien de moi pour annoncer aux siècles à venir que je fus, et que mon père me donna la mort.

N'ai-je rien mérité pour toutes les souffrances que j'ai éprouvées pendant ma vie, pour une mort aussi prématurée ? Ah ! dites que oui ; appaisez mon esprit mécontent ; exécutez mes ordres, et nous nous retrouverons encore.

Ne me refusez pas, je vous en supplie ; je vous en conjure, par l'angoisse de ma vie, par ma mort, par ma tombe ; au nom d'un Dieu vengeur, ne rebutez pas la prière de la TRÉPASSÉE.

SUITE DES MÉMOIRES D'OLIVIER CROMWELL, PAR LADY FAIRFAX.

Ce fut vers la fin d'août que le Protecteur se plaignit d'une maladie sérieuse, qui fut suivie d'une fièvre tierce. Lady Fauconberg et Mme Rich, touchées de sa position, se déterminèrent à lui prodiguer leurs secours ; néanmoins il recevait mes soins avec plus de satisfaction, parce que j'avais été long-temps l'amie de sa fille bien-aimée.

Les médecins, qui ne quittaient presque point sa chambre, l'avaient condamné depuis le premier symptôme de la fièvre tierce; cependant, ni leurs représentations, ni celles de ses amis, ne pouvaient le décider à se préparer à la mort. Il ne voulait pas croire à son danger, et son obstination s'accrut par la conduite absurde de ses aumôniers. Certains que ses vœux seraient exaucés, ils n'ordonnaient pas des prières pour son rétablissement, mais plutôt des actions de grâces pour les signes indubitables de santé qu'ils prétendaient avoir aperçus en lui. Lui-même, frissonnant au souvenir des événemens de sa vie passée, et ne se fiant pas trop à la religion qu'il avait adoptée, donnait toutes les marques de la terreur, à l'approche de sa dissolution. Il eut des entretiens fréquens avec ses aumôniers, et comme il croyait volontiers ce qu'il

désirait avec ardeur, ils réussirent à lui persuader qu'il ne mourrait pas de cette maladie.

C'est au moment le plus critique de cette maladie, que mon époux le questionna, quant à son testament. Cromwell lui donnant une clef, dit qu'on le trouverait dans un cabinet qu'il indiqua, le priant en même temps de le faire exécuter; ce que mon époux lui promit volontiers.

Les crises toujours plus fortes du Protecteur, loin de vérifier les prophéties de ses aumôniers, ne faisaient que hâter l'époque qu'ils prétendaient si éloignée.

Il dépérissait à vue d'œil, et refusait de croire à son danger. Cependant, à travers sa confiance, il laissait entrevoir quelques signes de terreur et d'incertitude; ce qui prouvait que son es-

prit n'était pas aussi tranquille qu'il affectait de le dire.

Un soir qu'il paraissait plus abattu qu'à l'ordinaire, il dit tout-à-coup à son aumonier *Godwin:* « La doctrine que les Prédestinés ne peuvent jamais être condamnés, est-elle absolument véritable? » — Rien de plus certain, répondit Godwin.

Le Protecteur se retourna vers moi: « s'il en est ainsi, dit-il, je suis sauvé, car certainement j'ai marché une fois dans le bon chemin, avant que mes mains ne fussent teintes de sang, que mon esprit ne fût souillé d'ambition; oui, je suis sauvé...Mais si les hommes me trompent, si ce Dieu, juste et terrible, me demande compte de toutes mes actions, que deviendrai-je alors? »

Je m'efforçai de le consoler, mais ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire,

tandis qu'il me disait qu'il était certain de ne pas mourir.

— Je ne dois pas mourir, reprit-il, je ne le puis pas ; c'est le 3 de septembre, ce jour qui m'a toujours été si fortuné, si prospère, si glorieux. Croyez - vous que je doive mourir un pareil jour ?

Ses remords devinrent plus terribles, ses doutes revinrent, il fut saisi d'un mouvement convulsif.

— Mais s'ils se trompent, dit-il tout bas, Elizabeth, Charles, Wentworth, c'est maintenant que je vous crains !.. Voilà l'heure du danger !..

Il s'arrête, prend haleine, et fait entendre des prières mal articulées. Mais enfin sa tête s'égare, il promène des regards étincelans autour de lui, et prononçant hautement le nom d'Elizabeth, il expire dans les convulsions.

L'on fit des recherches dans le cabi-

net que le Protecteur avait indiqué, l'on ne trouva pas son testament: l'on découvrit seulement dans ce cabinet un tas de papiers sur lesquels le Protecteur avait écrit de sa propre main: « Mémoires d'Olivier Cromwell et de ses enfans ». Ayant aperçu ce paquet, je le pris, décidée à le laisser à mes descendans, dans l'espoir qu'ils profiteront de cette triste et coupable leçon.

Il n'est pas nécessaire de raconter les troubles qui eurent lieu à la mort de Cromwell; je passe rapidement à cette époque heureuse où Charles II, entouré de sa famille et de ses amis, revint pour jouir des droits de sa naissance, au milieu des prières et des acclamations du peuple. Mais, dans la pompe de cette journée glorieuse, mon œil ne s'attacha que sur un seul objet, sur Wentworth,

triste et abattu, qui, même à côté de son souverain, écoutait tant d'applaudissemens avec un sourire languissant et pénible; au milieu des transports unanimes d'allégresse qui animaient les citoyens de tous les rangs et de tous les ordres, lui seul demeurait pensif et sérieux. M'ayant aperçue, il quitta son maître pour se placer près de moi.

« Une joie pareille, dit-il, ne convient pas au fils de la douleur; conduisez-moi vers le tombeau d'Elizabeth; c'est-là seulement que je puis trouver quelque consolation. »

Je cédai à ses prières; trouvant effectivement de la contradiction entre la scène qui se passait et la profonde blessure de son cœur. Il s'approcha du tombeau, y fixa d'abord ses regards, puis levant au ciel ses mains défail-

lantes, il tomba, froid et inanimé sur la pierre.

Reposez ames vertueuses, vous vous êtes rencontrées dans un meilleur monde.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.